



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)

Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS

VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :

46, rue de Londres, 75008 Paris

Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

DOCUMENT

Procuré par notre ami DURAND de Pont-à-Mousson, voici un document qui, à raison de son auteur — un ancien officier allemand et juriste international —, de son contenu, une approche personnelle de la France pendant et après la guerre ; de sa provenance, le « Rotary-Club », ne laissera indifférent aucun de nos lecteurs. La Rédaction du Lien VB - X A, B, C remercie le professeur JESCHECK d'avoir autorisé la reproduction de son discours, publié par « Le Rotarien Français », de Lyon, dans son numéro 410 d'octobre 1987.

(J. T.)

6 FOIS PARIS

de HANS-HEINRICH JESCHECK.

Discours tenu le 18 octobre 1986 au Rotary-Club Freiburg-Schlossberg pour la célébration de son vingtième anniversaire et en présence d'une délégation du Club-Contact Besançon-Est.

Mon discours, prononcé aussi bien pour le vingtième anniversaire de la fondation de notre club qu'en l'honneur de nos hôtes bisontins aurait dû traiter un sujet bien plus vaste que celui qui va vous être développé maintenant, à savoir les relations scientifiques entre notre pays et la France depuis les années 50. Or mes connaissances et mes expériences en la matière étaient loin d'être suffisantes. Il n'aurait par contre présenté que peu d'intérêt pour nous ce soir de n'en aborder qu'un aspect, que je connais quant à lui très bien, les contacts entre les juristes allemands spécialisés en droit pénal et la France. Ainsi le président et moi en sommes arrivés finalement à considérer le sujet que nous avons choisi : « 6 fois Paris », c'est-à-dire six étapes de ma vie qui ont à voir avec Paris. Certes ce que je vais dire apparaît tout d'abord comme un simple extrait d'une biographie, ce qu'il est naturellement, mais je voudrais m'efforcer de proposer par cet intermédiaire un aperçu plus général des relations entre l'Allemagne et la France au temps de ma génération. En plus de 45 ans je suis toujours retourné à Paris sous des auspices très différents, comme soldat, comme élève-officier à l'Ecole Militaire, comme prisonnier de guerre, comme délégué du Gouvernement aux négociations sur l'établissement d'une Communauté Européenne de Défense, comme professeur d'allemand et finalement même comme professeur de français. Toutes ces expériences vécues m'apparaissent rétrospectivement comme des étapes, un long cheminement établissant de nouveaux et très fructueux rapports, qui ont été trouvés pour et par ma génération au prix de grands efforts des deux côtés, avec le voisin.

—0—

Selon la nature des choses j'étais à peine destiné à vivre les événements que je vais vous rapporter aujourd'hui, car ma formation scolaire m'avait mené jadis dans un lycée de la vieille école, où à part beaucoup de latin et de grec, la seule langue vivante enseignée était l'anglais. Je dois à mes parents d'avoir été très tôt intéressé au français, car ils tenaient à m'ouvrir l'accès à la culture française. Selon l'argot scolaire j'ai ainsi eu « Franz » dans un cours facultatif trois fois par semaine de 7 heures à 8 heures du matin sans compter les devoirs à la maison, pendant les trois années de mon second cycle. Mais l'effort, que ceci naturellement me coûta, en valut la peine. Sans mon « Franz » je n'aurais certainement pas pu parcourir les six étapes à Paris dont je veux vous entretenir aujourd'hui.

En 1940 j'étais officier d'ordonnance à l'Etat-Major de ma division et me trouvais mi-juin, juste après la signature de l'armistice, au Sud de Paris, dans les environs de Corbeil sur les bords de la Seine, un site que Monet aurait pu peindre. Comme ma division devait relever des troupes stationnées à Paris, je fus détaché pour préparer cette action et arrivai de cette manière pour la première fois dans cette ville célèbre, dont je connaissais bien la topographie depuis le temps de mes études.

Comme je m'acquittai rapidement de ma mission je pus découvrir dans le calme et presque seul beaucoup de ce que je m'étais si souvent imaginé, non sans une certaine émotion, comme il se doit chaque fois que l'on touche de façon imprévue au but de ses rêves. La situation était alors vraiment particulière car Paris apparaissait comme presque morte. Les rares personnes que l'on rencontrait dans les rues regardaient l'ennemi comme un étranger qui n'avait absolument rien à faire ici, peut-être pas vraiment avec haine, mais en tout cas à distance la plus grande possible et en évitant le moindre contact personnel.

L'atmosphère générale était irréelle ou plutôt il n'y en avait pas du tout. Personne ne parlait, comme l'a décrit si puissamment Vercors, l'écrivain de la Résistance, dans son récit « Le silence de la mer ». Je vis ainsi avec ce sentiment d'irréalité pour la première fois les édifices et les chefs-d'œuvre dont je connaissais les images depuis le lycée : Notre-Dame, la vue depuis le Pont des Arts sur l'Île de la Cité, la perspective de la place du Carrousel jusqu'à l'Arc de Triomphe, la place de la Concorde déserte et l'obélisque de Louxor en son centre, la place des Vosges, la Sorbonne, le Panthéon, la Faculté de Droit située en face. Tout ceci m'apparut pendant cette première visite comme des

images sans vie, au milieu d'une ville paralysée, qui pourtant les entouraient habituellement d'une vive animation. A vrai dire je me souviens particulièrement d'une rencontre : je voulus visiter l'église Saint-Etienne-du-Mont et m'efforçai d'ouvrir le lourd portail lorsqu'un monsieur âgé à la barbe blanche — selon toute apparence un ancien officier — s'approcha. Je m'effacai aussitôt, lui tins la porte en m'inclinant et tentai un timide « Après vous Monsieur ». Il me regarda rapidement et sévèrement, dit un bref « Merci Monsieur », porta la main à son bâton comme pour saluer et entra devant moi.

II
Je vins pour la seconde fois à Paris en 1944, deux mois avant le débarquement allié, pour prendre part au stage de formation des commandants de bataillon, dont la troisième partie théorique se tenait alors à l'Ecole Militaire. Naturellement nous ne faisions qu'utiliser les salles de la célèbre école d'officiers proche du Dôme des Invalides, quoique nous ne nous en préoccupions pas beaucoup. Mais l'esprit de ces lieux présentait un memento visible pour celui qui ne connaîtait qu'un peu l'histoire de la Première Guerre Mondiale, au moins par les monuments aux trois maréchaux Foch, Joffre, Gallieni situés devant la Cour d'Honneur et que je regardais chaque jour avec respect.

L'allure de Paris s'était complètement transformée en quatre ans. La faim et la misère régnait sur la ville, il y avait un marché noir auquel les soldats allemands prenaient aussi une large part.

Les forces de la Résistance qui se levaient un peu partout, étaient à leur tour combattues sévèrement et cruellement par la Gestapo. Les liquidations d'otages, les tortures et le transfert des Juifs vers un destin trop certain avaient irrité au plus haut point la population. Des règlements de compte contre des collaborateurs avaient déjà eu lieu, mais aussi des attaques contre les soldats allemands isolés. Chaque jour dans le métro entre la rue de Rivoli, où logeaient les élèves, et l'Ecole Militaire nous étions le plus souvent à plusieurs pour notre sécurité. Par contre celui qui sortait seul cherchait à se préserver dans les rues, sur les quais ou dans les trains, des poussées dans le dos d'assaillants invisibles.

On pouvait déchiffrer dans les yeux des passants et des passagers ce qu'ils pensaient. Par la radio alliée les Français étaient tenus informés des graves pertes allemandes sur le front de l'Est, ils connaissaient l'existence du mouvement de Résistance dans le maquis et attendaient un débarquement prochain des Alliés et la libération espérée. Le soulèvement de Paris qui éclata effectivement en août 1944 trainait déjà dans l'air de façon évidente.

L'enseignement à l'Ecole Militaire se trouvait en étrange contradiction avec la tension sourde de la ville qui attendait son heure. Il était d'une inconscience à peine croyable, comme si l'on pouvait encore en 1944 compter sur des troupes normales en force, en armements et en équipements. Les élèves, arrivés comme moi du front de l'Est, savaient pertinemment que tout cela n'était qu'une gigantesque illusion. Quand j'y retournai pour ma nouvelle affectation au centre du Front de l'Est, j'étais affligé de ce que j'avais vu et tout à la fois certain de ne plus jamais revoir Paris.

III
Il en advint pourtant autrement. En été 1946 j'étais prisonnier au grand camp d'officiers de Mulsanne près du Mans. Un jour vint Joseph Rovan, Secrétaire de Cabinet du Ministre de la Défense pour parler avec quelques Allemands qui s'étaient distingués, à l'intérieur du camp, par des activités éducatives.

Joseph Rovan avait étudié en Allemagne et en France, parlait tout aussi bien les deux langues et avait été fait prisonnier, comme résistant, à Dachau. Il est aujourd'hui professeur de Philosophie et de Sciences Politiques à l'Université de Paris et un des grands pionniers de la réconciliation franco-allemande.

Il a commencé ce travail de longue haleine à Mulsanne. Je fis partie du groupe auquel il voulut parler, et appris que le ministre voulait fonder à Paris un centre, à partir duquel des Allemands devraient participer à l'effort d'explication aux prisonniers allemands des nouvelles orientations politiques.

Je fus tout de suite acquis à ce plan d'autant plus que j'avais déjà esquissé dans le camp quelque chose d'à-peu-près semblable, c'est-à-dire une revue de presse hebdomadaire, et non censurée, pour la-

quelle je recevais chaque jour par l'intermédiaire du commandement du camp les principaux journaux français, de « L'Aurore » à « L'Humanité » en passant par « Combat ».

Ainsi un jour un étrange groupe avec tout son barda prit le train au Mans pour Paris, sous la surveillance d'un caporal marocain. Quand nous arrivâmes à la Gare Montparnasse nous ne suimes tout d'abord quoi faire car notre Marocain ne connaîtait pas, ou avait oublié, l'endroit où nous devions nous rendre. En un instant nous fûmes entourés de gens qui nous apostrophaien plus ou moins amicalement. Je revois encore cette maraîchère qui leva les bras en se plaignant et qui cria : « Encore ça ! », ce qui nous réconfortait en nous apparaissant comme l'expression d'une pitié inattendue.

Je suggérai à notre Marocain de nous rendre au commissariat de police le plus proche pour nous y présenter et résoudre notre problème. Nous y fûmes bien accueillis, car les policiers nous prenaient pour des prisonniers de guerre échappés et espéraient obtenir la récompense promise à ceux qui en ratraperaien. Une fois que nous nous fûmes expliqués sur téléphona et il fut décidé que nous devions passer la nuit au poste et nous rendre seulement le lendemain au Fort de Noisy-le-Sec. Mais le problème résidait maintenant dans la manière de transport. On ne voulait pas nous laisser traverser la ville à pied, même le trajet en métro aurait fait sensation. Ainsi le lendemain nous traversâmes dans un « Panier à Salade » un Paris qui nous parut un pays de merveilles après quinze mois passés derrière les barbelés.

Le « Centre d'Etudes pour prisonniers de guerre allemands » consistait en quelques pièces dans une vieille caserne, à Saint-Denis, qui servait de camp pour prisonniers de guerre. Nous étions à peu près 40 soldats, officiers, sous-officiers et hommes du rang, et provenions de différents camps. Nous avions toute liberté pour accomplir le devoir qui nous avait été assigné.

Pour seuls contacts avec le monde nous avions un poste de radio et une quantité de journaux, même en provenance de l'étranger comme le « Neue Zürcher Zeitung » ou le « New York Herald Tribune ». D'Allemagne nous recevions entre autres la « Gegenwart » qui était éditée à Fribourg. Il se constitua petit à petit une bibliothèque, avant tout d'ouvrages politiques et d'histoire contemporaine, grâce aux dons de l'YMCA, de la Croix-Rouge internationale et grâce à des envois d'Allemagne.

Nous établissons des groupes de travail sur des thèmes actuels, par exemple sur la culpabilité collective des Allemands ou sur la reconstruction des partis politiques ; nous préparions un journal pour les prisonniers ; nous rédigions des émissions de radio à l'intention des camps et je suis même intervenu une fois sur la Chaîne Nationale à une heure de grande écoute pour faire comprendre l'importance politique des prisonniers de guerre allemands dans l'optique des futures relations entre les pays voisins. Mais le plus important, à cette époque, se passait chez nous-mêmes. Ce furent les visites de conférenciers du plus haut niveau, que Joseph Rovan savait, par ses multiples relations, intéresser à notre travail.

J'ai ainsi connu une série de personnalités parisiennes de premier plan dans la vie intellectuelle et politique de l'immédiat après-guerre : l'ancien ambassadeur à Berlin, et futur haut-commissaire, François Poncet, le philosophe Emmanuel Mounier, qui m'ouvrit même les pages de son périodique « Esprit » pour que je puise y publier mon premier article en français, le philosophe et journaliste Raymond Aron, l'auteur de « L'Univers concentrationnaire » Daniel Rousset, l'écrivain André Maurois, le pasteur Boegner de l'Eglise Réformée de France, l'écrivain et journaliste François Mauriac, Edmond Michelet, le ministre de la Défense, vint une fois en personne, une autre fois le secrétaire général du ministère de la Justice avec plusieurs autres fonctionnaires pour que je puise leur tenir une conférence sur l'organisation judiciaire en Allemagne.

Le commandant des camps de prisonniers de la région venait souvent, le Colonel Ferlus, un homme distingué, très cultivé et bienveillant, enfin des journalistes et des reporters de la radio. Les conférences suivies de discussions portaient toujours sur la responsabilité historique et morale de l'Allemagne dans la Seconde Guerre Mondiale et dans ses atrocités, sur la place de l'Allemagne dans le nouveau monde issu de l'effondrement des anciennes puissances, sur la possibilité d'une Europe unie.

Après avoir été libérés mi 1947, nous avons tous essayé à notre manière de mettre en pratique cet « Esprit de Saint-Denis ». En plus de ma charge de juge à Fribourg de 1947 à 1952, je m'occupais d'animer une émission radio et tenais une place de juge consultatif sur le Droit allemand auprès du tribunal aux Armées français.

IV

Je fus conseiller au Ministère Fédéral de la Justice de 1952 à 1954. On s'efforçait alors à Paris de mettre en place la Communauté Européenne de Défense, constituée de la France, de l'Italie, de la Belgique, des

Suite page suivante.

Pays-Bas, du Luxembourg et même de l'Allemagne, dont la contribution militaire devait être incluse dans le traité.

Je représentais le Ministère Fédéral de la Justice aux travaux de la préparation d'un futur Droit Pénal Militaire Européen et d'une Convention sur les pouvoirs de juridiction pénale envers les civils et les militaires au sein de la Communauté.

Je passai de cette manière trois ou quatre jours par semaine à Paris pendant deux ans et travaillai avec les représentants des autres pays dans des bureaux installés provisoirement en-dessous du Palais de Chaillot.

Paris se tenait alors de nouveau au fait de la vie intellectuelle, j'essayaïs d'en profiter le plus possible avec ma femme, chaque fois qu'elle pouvait me rejoindre. J'allais, ou nous allions, presque chaque soir au théâtre. Les œuvres des grands classiques français Corneille, Racine, Molière à la Comédie Française, les célèbres comédies de Beaumarchais et de Marivaux, le théâtre romantique d'Alfred de Musset, le théâtre moderne de Paul Claudel à Sacha Guitry en passant par Sartre, Giraudoux, Anouilh, Samuel Beckett, Marcel Aymé, les grands interprètes tels que Jean-Louis Barrault, Madeleine Renaud, Jean Marais, un Gérard Philipe inoubliable en « Prince de Hombourg » au Théâtre National Populaire, jusqu'aux premières apparitions de Brigitte Bardot. Nous avons essayé d'assimiler tout cela après de longues années d'isolement intellectuel où nous manquions de liberté.

Que l'on se mette à réfléchir tout à coup avec les ennemis d'hier sur le contenu juridique d'une armée intégrée commune créait une situation curieuse que l'on percevait, malgré toute la courtoisie mise en œuvre, dans les rapports avec les collègues, si bien que ma femme finit par me demander : « Mais quand donc nous traiteront-ils nous aussi de « chers amis allemands ? »

Quand les membres de ma commission, quelques mois plus tard, suivirent mon invitation à assister à ma Conférence inaugurale à l'Université de Fribourg, je pus lui dire : « Je crois que la glace est brisée ».

Notre travail juridique n'a pas porté de fruits. Nous assistâmes au Parlement à un des grands discours de Georges Bidault qui scellèrent le destin de la Communauté de Défense. Le Parlement récusa le traité le 30 août 1954, mais de cette période, si riche pour moi et ma femme, nous est resté un souvenir inoubliable.

Depuis ma nomination comme professeur de Droit Pénal à Fribourg en 1954, je me suis souvent rendu à Paris à l'occasion de congrès, de conférences, de colloques, de réunions de sociétés savantes, en particulier de l'Association Internationale de Droit Pénal, la plus vieille dans mon domaine et dont le siège est situé à Paris, aux destinées de laquelle je préside depuis 1979.

A chaque visite le puissant développement intellectuel de Paris m'a toujours impressionné.



Quelques brèves nouvelles...

— Nous ne sommes pas oubliés... La preuve : une carte de nos amis ROBERT Bernard et Claire, en cure en ce début de juin à Saint-Honoré-les-Bains (Nièvre). En souhaitant que leur séjour leur soit bénéfique pour les mois qui suivent. Merci amis.

— Quant à nos amis JOUILLORET Gaston et Lucette ils viennent d'effectuer pour la 15^e fois un pèlerinage à Lourdes. Bravo amis et merci de votre carte.

— Entendu au téléphone : Mme Jean FRUGIER laquelle effectue quelques petits déplacements mais éprouve le besoin au bout de quelques jours d'absence de regagner son domicile où l'attendent les souvenirs de notre ami Jean. Merci Fernande.

— Suite de la part de nos amis JOUILLORET, lesquels, poursuivant leur pèlerinage à Lourdes, participent à une cure thermale à Bains-les-Bains (Vosges). Souhaitons que cette cure leur soit bénéfique. Et merci à eux.

Bonnes vacances à tous et à octobre prochain.

M. MARTIN.

Mle 369 - Stalag I B puis X B.

PROCHAIN NUMÉRO

LE 15 OCTOBRE

lectuel et culturel de la ville, qui se manifeste par exemple dans la fondation du Centre Pompidou ou dans la transformation récente de la Gare d'Orsay en un musée d'art du 19^e siècle m'a toujours fasciné.

Je ne voudrais vous faire part que de deux expériences personnelles, certes fortuites mais qui sont caractéristiques de l'esprit de cette époque. En 1955 ma femme et moi fûmes invités à un grand congrès médical français. Les questions d'éthique étaient déjà à l'époque à l'ordre du jour : euthanasie, avortement, insémination artificielle, bref la « déontologie médicale ». Comme cela était encore possible alors, les congressistes furent reçus somptueusement au Palais de l'Élysée. Les participants furent rangés par pays dans le hall pour entrer dans cet ordre dans le grand salon, où notre hôte nous attendait. Ma femme et moi formions la tête du cortège car notre pays répondait encore à la vieille dénomination « Allemagne », non point « République fédérale d'Allemagne » ; le Président Coty et son épouse furent particulièrement surpris quand il leur fut précisément présenté en premier deux Allemands. Le couple présidentiel nous accueillit quand même avec une grande amabilité et s'entretint très cordialement avec nous, de sorte que nous fûmes tout à fait étonnés et très touchés.

(T.D.)

PROCHAIN RENDEZ-VOUS,

A « L'OPÉRA-PROVENCE »

LE DIMANCHE 13 OCTOBRE

(12 heures)

charge de faire un cours sur la réforme pénale allemande comparée à la modification du Droit Français et de tenir un séminaire de Droit Pénal Comparé. En général on était alors nommé « Professeur Associé ».

Le siège de l'Université est situé sur la place du Panthéon, dans les mêmes bâtiments que cette vieille Faculté de Droit que j'avais contemplée si respectueusement en 1940. Mais les cours se déroulaient dans un bâtiment neuf de la rue d'Assas, de l'autre côté du Jardin du Luxembourg.

Mon mentor, le Professeur Georges Levasseur m'accompagna à la première heure pour me présenter à ses élèves, et à la dernière, pour les examens, voir ce qu'il en était advenu. Le reste reposait sur moi-même. Le cours était d'autant plus difficile que le texte dépendait de moi seul, que je n'étais pratiquement pas interrompu par les étudiants, tout au moins jamais dérangé, situation devenue plutôt rare chez nous. Il était encore plus difficile de préparer et de mener le séminaire car toute la documentation devait être présentée en français ou en anglais. L'allemand était rarement compris. Cela m'eût été impossible sans le soutien de l'Institut Max-Planck à Fribourg.

La possibilité de voir de l'intérieur la plus grande et peut-être la meilleure université juridique française a constitué la plus fascinante expérience de ma carrière universitaire. Le vif intérêt des étudiants pour le Droit Comparé, en particulier le Droit Allemand, mon effort d'intégration des étrangers dans le séminaire, la grande application des participants, les examens qui réclamaient beaucoup d'études accomplies, la participation occasionnelle aux cours de collègues très réputés, les discussions avec le président de l'Université ou avec les professeurs à propos de la difficile réforme de l'Université Française, en particulier à Paris, et finalement la reconnaissance chaleureuse pour tous mes efforts, même chez les étudiants, tout cela fit de mon semestre comme professeur associé à Paris un souvenir unique et précieux.

Mais la fatigue occasionnée était aussi très grande. Je me suis souvent assis, après le séminaire, une heure ou plus, sur un banc dans le Jardin du Luxembourg, pour reprendre un peu mes forces.

J'ai donc parcouru ces six étapes que j'ai appelées « 6 fois Paris ». J'y ai beaucoup appris et suis devenu un partisan toujours plus convaincu de l'amitié franco-allemande. Mais j'y ai aussi appris quel incomparable poids une capitale de l'importance de Paris pouvait avoir pour l'intégration intellectuelle, politique et historique d'un peuple. Nous Allemands n'avons plus de grande capitale. Bonn n'est qu'une ville administrative. Berlin, qui soutenait autrefois la comparaison avec Paris, doit lutter pour sa survie et gît, coupée en deux, entourée d'un territoire qui est privé de liberté et par là-même de tout ce qu'il faut pour une vie spirituelle. Nous Allemands, sommes ainsi amenés à nous rappeler chaque jour que le monde dans lequel nous vivons n'est que provisoire.

H.-H. J.

de déplacements pédestres le long des quais. De Hazebrouck à Armentières, je fis le trajet, heureusement d'une durée de vingt minutes, debout, serré comme une sardine, entre des jeunes gens, vraisemblablement militaires en civil, dont certains arboraient la coiffure des GI's du golfe. Quelques-uns occupaient des strapontins qu'ils n'auraient cédés à aucun prix à l'ancien reconnaissable à sa boutonnière décorée.

Arrivé en gare, une petite marche d'une demi-heure me conduisit à mon hôtel, où une chambre m'était réservée, à travers une cité déserte où seuls les établissemets étaient encore ouverts.

Je reconnus le beffroi que j'avais aperçu fin mai 1940 lors de mes errances autour de Lille, mais sur la Grande Place, plus de caissons d'artillerie renversés parmi les chevaux éventrés aux pattes raides, entourés de cadavres recroquevillés et casqués.

A mon hôtel, des camarades étaient déjà arrivés et dinaient dans la salle à manger, mais je n'en fus pas avisé par la direction de l'établissement, et ne le sus que le lendemain au petit déjeuner. Heureuses furent les retrouvailles. Antoine et Mme me prirent en charge pour me conduire au lieu du rendez-vous où le reste des amis arrivèrent pour midi.

Je trouvai quelques têtes nouvelles originaires du Nord, dont un authentique policier, moustachu et champion de tir, digne de Maigret ou de Cabrol, avec qui je sympathisai vite, accompagné de son épouse, digne madame Maigret. Il n'appartenait pas à notre commando ni aux Stalags X A, B, C, mais accompagnait l'un des nôtres. Il avait néanmoins été gefang au 13 A à 19 ans. Il fut frappé de l'entente qui régnait entre nous et eut ces mots qui m'allèrent droit au cœur : « Mais vous formez une vraie famille ! Puisse-t-il en être de même pour tous les P.G. ». Il a demandé à s'abonner au Lien. Nous lui souhaitons un bon accueil. Bienvenue aussi à Raoul BENEY de Bruxelles, qui s'inscrit également. Détail curieux, beaucoup de ces camarades du Nord sont d'origine belge ou vice versa. Il est vrai que nous-mêmes, Franc-Comtois, fûmes sous le joug de Charles Quint Empereur des Flandres, et le drapeau de Besançon arbore toujours les couleurs noir, jaune et rouge belges.

Pendant le repas, dont le silence était malheureusement perturbé par une animation en sono qui s'étendait sur tout le territoire de la salle, et que la direction ne put atténuer, Roger MARQUETTE plaça quelques mots, et fixa la prochaine réunion pour l'an prochain dans la région parisienne, lieu à débattre.

Puis Georges CAMUS fit lire par notre distinguée déclamatrice Janette PROST deux poèmes, dont l'un en patois picard, un peu leste, je dirais même rabelaisien, qu'il ne m'a pas donné, et un sonnet que j'ai la permission de vous communiquer. Le voici :

ELEGIE

Poètes qui parlez toujours de nos souffrances,
Vous qui chantez en vers les blessures du cœur...
Donnez-nous, par vos chants, la lueur d'espérance
Qui calme le tourment et vient sécher nos pleurs ;

Au loin, s'étalait un petit lac où voguaient des planches à voile et des pédalos. Un petit bateau-mouche, amarré à un quai de bois, se balançait sur une courte houle, produite par un vent de Nord-Ouest un peu frais. Ce décor servit à la photo de famille.

Je suis arrivé la veille de cette réunion, en voiture jusqu'à Dole et, après l'avoir laissée au Parco-train, en chemins de fer divers : TGV, Express Corail, Micheline. Trois changements, un taxi à Paris et beaucoup

O poètes amis, en caressant la lyre,
Faites qu'autour de vous, par de joyeux accords,
Fusent les mots d'esprit amenant le sourire,
Pour oublier les maux dont souffre notre cœur !
Je me prends à rêver, quand là sous le noyer
J'entends, pleine d'humour, se jouer la mélodie...
Combien j'aime écouter la main sur l'olivier
Fustiger avec joie les travers de la vie...
La poésie n'est pas que larmes et sanglots,
Elle exprime la VIE... par le seul jeu des mots...
Georges CAMUS.

Puis après le dessert, nous nous égayâmes groupés par sympathie, dans ce merveilleux « Pré de Hem », joyau créé par la ville pour les loisirs de ses citadins, profitant ainsi (en famille) des premiers beaux jours du printemps, parmi les fleurs et les feuilles nouvelles qui n'avaient d'égal que les toilettes féminines. Un petit train sur pneumatiques circulait dans les allées, mais aucun de nos « anciens jeunes gens » ne l'emprunta.

Et ce fut le retour vers l'hôtel où nous attendait un plus modeste repas, mais qui fut peut-être plus

gai car plus intime.

N'ayant pas d'instrument de musique, toute l'assistance chanta en chœur de vieilles rengaines de notre temps, que certains même dansèrent. Le couple PROST nous « tangota » « Le plus beau tango du monde », danse très réussie malgré l'adhérence de la moquette.

Après quoi, les quelques chti'mis venus en voisins regagnèrent en voiture leurs pénates, et nous, nous chambres, à minuit passé. La mienne avait le lit jumeau vide...

Le lendemain, nous nous retrouvions tous devant un café-croissants, sauf MARQUETTE qui, fatigué, resta un peu au lit.

Et l'on se quitta.

J'eus la chance d'être pris en charge par mes amis PROST qui me voiturerent jusqu'à Saint-Aubin, six cents kilomètres, où les attendaient les pigeons ramiers aux petits pois, promis depuis longtemps, arrosés d'une bouteille de vin rouge des Hautes Côtes de Nuits 1983, vieillis en ma cave.

Ils passèrent la nuit à la maison et, au matin, prirent la route vers Thonon, où ils arrivèrent sans encombre.

Je vous laisse, chers(es) amis (es) en vous redisant la joie que j'ai éprouvée à vous revoir.

Toutes mes amitiés.

Jean AYMONIN - 27641 X.B.

P.S. - A Mme Georgette BONHOMME que je remercie de sa lettre : Nous sommes passés, par l'autoroute, en vue de la flèche indiquant Colombey-les-Deux-Eglises. Ne pouvant nous arrêter, nous avons eu une pensée pour vous.

N.B. - CARNET NOIR

Francis VEINHART, dont la Gazette a souvent parlé, vient de perdre son fils unique, âgé de 58 ans, divorcé, père de deux enfants. La fabrique qui l'employait depuis plus de 20 ans, ferma ses portes et se replia sur Paris. Vu son âge il ne fut pas réembauché, en fit une dépression et mourut subitement chez lui, seul.

Francis est âgé de 84 ans. Nous lui présentons toute notre sympathie.

J. A.

Le matin, en arrivant, il me remontait le moral : « Paulot tu as entendu cette nuit les bombes sur Brême, gut, sehr gut ! »

Un soir du mois d'août (nous étions seuls) : « Paulot, la guerre va durer cinq ans et nous la perdrons ». De telles paroles prononcées en 40, alors que l'armée était toute puissante pouvaient surprendre ; j'étais très sceptique.

Le déroulement des opérations a montré que « Papa WILKEN » avait raison !

A mon retour à Garrel, la chère Frieda m'a annoncé qu'un jour la redoutable Gestapo était venue à la maison chercher son père ; il a été conduit à la prison d'Oldenbourg. Pendant 10 jours il a été matraqué, ses ennemis voulaient qu'il fasse le salut hitlérien en criant « Heil Hitler ! » ; il n'a jamais voulu l'exécuter. Agé, il a été relâché, endurci et aussi déterminé qu'avant.

Quelques années après, il a fait une triste fin : cancer à la gorge.

Petite « aventure » qui a amené un peu de gaieté un dimanche matin de décembre. Le froid était très vif. Une petite réunion se tenait dans la salle à manger. Groupés autour d'un poêle noir — haut sur pieds — qui procurait une douce chaleur ; le four était ouvert. « Paulot » assis en face sur une chaise, les pieds bien au chaud, jouissait de cette douce ambiance. A un moment donné, revenant de la messe (cela représentait environ trois kilomètres), Frieda n'avait pas chaud, elle voulait sa part de chaleur. Ses belles jambes étaient recouvertes de bas très fins. J'ai marqué mon étonnement en lui demandant si elle n'avait pas trop souffert de la froide bise. Toute la famille était réunie : papa, maman et la petite Nelly. J'étais loin de m'attendre à ce qui allait arriver. Assise à mes côtés, Frieda a relevé assez haut sa jupe en disant : « Paulot, j'ai des sous-bas ! » Il m'a fallu tâter un peu et faire le connaisseur ! Je n'étais pas à mon aise... heureusement, j'avais le journal du jour étendu sur mes genoux ! Pour eux, cela était naturel...

Pour terminer, j'aimerais encore citer les paroles prononcées par les « Vieux » des deux familles avant de mourir : « Paulot est certainement mort, car il n'a jamais donné de ses nouvelles ». Tardivement je fais mon mea-culpa et souvent, même maintenant, je me reproche mon manque de correction ; il est vrai que l'après-guerre nous a causé beaucoup de soucis de toutes sortes ! Je pense et prie pour eux, car leur attitude à mon égard, au début de la guerre, a été sincère. Ils se sont conduits en vrais chrétiens. Chez les « petits catholiques » il y avait tout de même de bien braves gens.

J'espère être en mesure, en août-septembre, de pouvoir me rendre une dernière fois à Garrel qui, pour moi, demeure le meilleur coin de l'Allemagne.

P. D.

La rubrique de Paul DUCLOUX

TOUTE LA VERITE

Le départ de notre cher Abbé LAFOURCADE a mis fin à la parution de « Fraternité »... Grande perte pour l'ensemble des prisonniers de guerre.

En 1987 je m'étais longtemps arrêté sur l'article de Jean TOULAT : « Quand les catholiques allemands luttaien... ». Notre cher rédacteur en chef du Lien — dans le numéro de mars 1988 — reproduit intégralement ces longues lignes.

Dans « Fraternité » on retrouvait souvent des messages d'amour de l'Abbé LAGUIAN, de Cambo-les-Bains.

A l'un de mes passages dans ce beau coin de France, j'ai eu l'occasion de m'entretenir longuement avec lui dans sa belle maison de retraite d'Arditeya.

Il a été très impressionné en écoutant mon récit qui mettait en valeur le comportement de modestes paysans allemands — très catholiques — vis-à-vis d'un pauvre prisonnier de guerre.

Après ces véridiques paroles, l'Abbé a fait paraître dans « Fraternité » un article intitulé : « Toute la vérité ».

Début de cet article : « Cet ancien P.G. est venu me voir ; ce qu'il m'a dit m'a peiné. Il a écrit beaucoup d'articles sur les anciens P.G. Il a même écrit le récit de sa captivité. Mais il n'a pu dire toute la vérité parce que cette vérité choquerait les lecteurs qui n'accepteraient pas de lire du bien sur les Allemands ».

A cette époque toutes les familles appelées à recevoir des prisonniers de guerre étaient en possession de directives sévères. Je n'en cite qu'une (de juillet 40). Objet : Attitude envers les prisonniers de guerre, le passage suivant significatif : « Ne faites pas asseoir les P.G. avec vous à table ; ils ne font pas partie de la maison encore moins de la famille. Les P.G. n'ont pas leur place dans les cérémonies ou fêtes. Observez bien les directives. Celui qui agira autrement sera passible d'une peine sévère.

Cinquante années se sont écoulées ; j'ai tenu — avant le grand départ — à faire connaître la vérité sur ces humbles catholiques qui, comme l'indique si bien l'Abbé LAGUIAN, mettaient l'Evangile au-dessus de Mein Kampf, à leurs risques et périls.

Deux familles allemandes ont été envers moi d'une bonté inimaginable... Et ceci, à une époque — juillet 40 à avril 41 — où tout semblait permis à la puissance nazie.

Je suis dans l'obligation de laisser de côté mes premiers contacts avec la famille ROLFES. En quelques secondes mes préjugés remontant à l'autre guerre ont disparu !

Peu de temps après, dans un colis de ma famille, il y avait une couverture piquée transformée en sac

de couchage. Le sous-off allemand ne me l'a pas remise. C'était interdit. Effectivement j'ai retrouvé à mon retour la notification aux familles de cette interdiction. Le lendemain, au petit déjeuner, j'ai expliqué de mon mieux la situation à la famille ROLFES. Sans rien dire, le père est allé dans la journée trouver le sous-officier ; il a sûrement dit de bonnes paroles pour plaider une cause qui paraissait perdue car, le soir même, sans aucune explication, je rentrais en possession de ce sac qui m'a permis de mieux supporter les rigueurs de l'hiver 40-41. A mon départ pour l'hôpital de Sandbostel c'est mon fidèle compagnon de guerre et de captivité, Gaston SAUGE, de Valencay, qui en a hérité.

Je souffrais de plus en plus de mon genou droit. J'ai donc été dans l'obligation de me rendre chez le « petit docteur » du pays ; il ne connaît que quelques mots de français : « non fièvre... ». Il a tout de même reconnu que j'avais une forte inflammation du genou. Il m'a prescrit deux jours de repos à la maison ROLFES. Litzie, la fille de la maison (nous étions du même âge) a été aux petits soins pour moi. J'avais la jambe droite étendue sur un siège ; elle a fait de très nombreuses frictions, et comme elle était bonne couturière, elle a entouré le genou d'une bande de flanelle. C'était la belle vie !

A la visite suivante j'ai passé la journée seul, au commando.

Un certain soir de septembre 40, après une dure journée de travail, après avoir récité le « Bénédicte », Mme ROLFES s'est aperçue que j'avais perdu la médaille de Lourdes qui était attachée à mon bracelet d'identité militaire. Ce fut un drame. Tous voulaient retourner sur le chantier (carrière de sable blanc) pour faire des recherches. Sur mon avis rien n'a été entrepris. Il m'a été remis à la place une belle médaille de Trier (Trèves), cité épiscopale renommée.

Trouvant que je n'étais pas taillé pour être un bon terrassier, la famille a demandé au fameux et redoutable bourgmestre WANDELN l'autorisation de rester chez eux pour travailler à la maison. Ce dernier qui était certainement au courant des bontés de cette famille envers un vulgaire K. G. a refusé catégoriquement. Il a profité de l'occasion pour m'envoyer plus loin sur le « Thulerweg » dans une deuxième famille allemande, la famille WILKEN.

A regret j'ai quitté cette première maison. Je craignais le changement. « Paulot », le veinard, a retrouvé la même ambiance ! La forte personnalité de Papa WILKEN m'a procuré une nouvelle vision réconfortante pour un P. G. Il avait de la haine pour son « Führer ». S'il aimait le schnaps, il conservait tout de même une bonne lucidité. Il ne voulait pas travailler pour Hitler. Sa charmante épouse, Frieda 18 ans et Nelly 15 ans faisaient le travail de la petite ferme.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

Organisé par Robert DEVILLE, délégué III et U.N.A.C. de Meurthe-et-Moselle avec l'aide et la présence de Roger HEISSE, Vice-Président de la FNCPG-CATM, Président de l'A.D.C.P.G.-CATM, de l'Abbé DEBS et de l'Association Départementale.

Avec la participation de Marcel SIMONNEAU, Président des III et de l'U.N.A.C., Lucien BAUJARD, Président des XIII et Vice-Président de l'U.N.A.C., Jacques TOUSSAINT, Président des II ACDEF et Secrétaire Adjoint de l'U.N.A.C., Gilbert CORNEMILLOT, Vice-Président des III et Délégué des III et de l'U.N.A.C. pour la Côte d'Or, d'autres dirigeants nationaux d'amicales et Alfred LEROY délégué de la Région Est des VIII.

Comme toutes ces dernières années VENEZ NOMBREUX à ce GRAND RASSEMBLEMENT de l'UNION et de l'AMITIE... LA NOTRE !

Ne pas oublier d'apporter : insignes, badges et drapeaux.

Observez nos instructions, vous facilitez le gros travail de notre dévoué DEVILLE. Inscriptions LE PLUS TOT POSSIBLE, respectez la date limite — faites part immédiatement de vos défections — ne vous inscrivez surtout pas au dernier moment !

Ceux venant à plusieurs donnez bien le stalag de chacun (indispensable pour la composition des tables au repas. Dites-nous si vous voulez être à la table de votre stalag. Suivez. Suivez toutes ces directives.

SOLIDARITE : pensons à nos camarades qui voudraient bien participer à cette belle journée mais qui n'ont pas de moyens de transports. Qu'ils se fassent connaître et que ceux qui pourraient prendre des passagers le fassent savoir également, à : Robert DEVILLE, merci d'avance.

PROGRAMME DE LA JOURNÉE

- 9 heures à 10 heures : Accueil et retrouvailles sur l'esplanade devant les numéros accrochés aux arbres, de vos anciens stalags.
- 10 heures à 11 heures : Réunion générale.
- 11 h 15 : Cérémonie au Monument de la Paix.
- 11 h 45 : Messe du Souvenir (facultative) en la Basilique.
- 12 h 45 : Repas des Retrouvailles et de l'Amitié. Prix 160 F tout compris.

BULLETIN D'INSCRIPTION

à adresser avant le 25 août 1991 à Robert DEVILLE
7, Avenue de la Gare, 54330 Vezelise
(joindre enveloppe timbrée pour la réponse)

Nom

Prénom

Adresse complète

..... Tél.

Stalag ou oflag

Kommandos

Assistera à la journée : OUI

NON

Voulez-vous être à la table de votre ancien stalag

OUI

NON

Nombre de repas x 160 F = F

Règlement à établir au nom de Robert DEVILLE.

Même si vous ne participez pas, prière de nous retourner tout de même cette fiche (pour compléter notre fichier). Merci.

GELUCOURT, son drapeau et son histoire

Le 17 novembre 1940, 243 habitants de

Gelucourt (Moselle) ont été expulsés vers la zone libre.

Ils ne voulaient pas laisser aux Allemands le drapeau français de leur commune. Mais personne n'osait l'emporter, ils avaient trop peur de la réaction des occupants en cas de contrôle. Alors — malgré sa femme qui le suppliait — Joseph Trottmann eut le courage de le prendre. Il le mit dans le couvercle d'une malle, le recouvrit d'une plaque de bois. La malle fit le voyage sans être fouillée. A l'arrivée à Eymoutiers (Haute-Vienne), Joseph donna le drapeau à l'abbé Nachbar, curé de Gelucourt, qui avait choisi d'être expulsé avec ses paroissiens. Celui-ci fit broder les inscriptions suivantes : « Paroisse Saint-Brice de Gelucourt à Eymoutiers », « Regina Spes Nostra » et une étoile filante.

Au retour, en 1945, le drapeau entra en tête du cortège des expulsés dans le village

MÉMOIRE

HISTORIQUE

C'est une très belle histoire que celle du drapeau de Gelucourt en 1940. Et c'est une plus belle chose encore de constater, qu'après un demi-siècle, elle n'est pas oubliée.

Il est vrai que les populations de Lorrainé et d'Alsace, si durement éprouvées à trois reprises en trois quarts de siècle, sont plus que d'autres fidèles au souvenir de leur histoire — heures sombres et heures claires alternées. Parcourant ces hautes terres des marches de l'Est, ses plaines, ses collines et ses forêts, on est saisi de leur richesse en lieux de mémoire, témoins visibles du passage des guerriers en colère, bornes glorieuses ou muettes de la souffrance et de la peine des hommes au cours des âges.

natal. En chantant le « Salve Regina », ils allèrent droit à l'église pour remercier la Vierge Marie et y déposèrent le drapeau. L'abbé fit recouvrir le verso du drapeau d'une tunique jaune — couleur du drapeau lorrain — où il fit broder ces mots : « 17 novembre 1940 », « C'nam po tojo », « 6 mai 1945 », avec la croix de Lorraine et le chardon lorrain.

Ce drapeau est toujours conservé à l'église Saint-Brice de Gelucourt.

C. MURATI, M. RASSEMUSSE,

E. VELOT, S. WOSNIAK,
Elèves du cours moyen de l'école de Guéblange-lès-Dieuze 57260.

Documentation : M. Robert LEGROS de Gelucourt.

GELUCOURT, son drapeau et son histoire

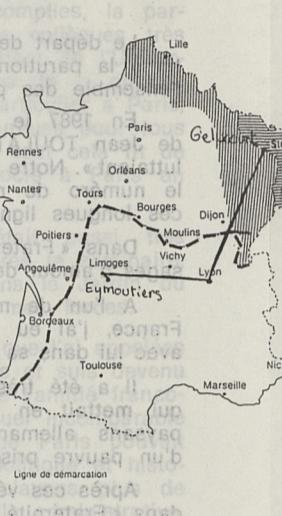
243 HABITANTS DE GELUCOURT

EYMOUTIERS

17 NOVEMBRE 1940

6 MAI 1945

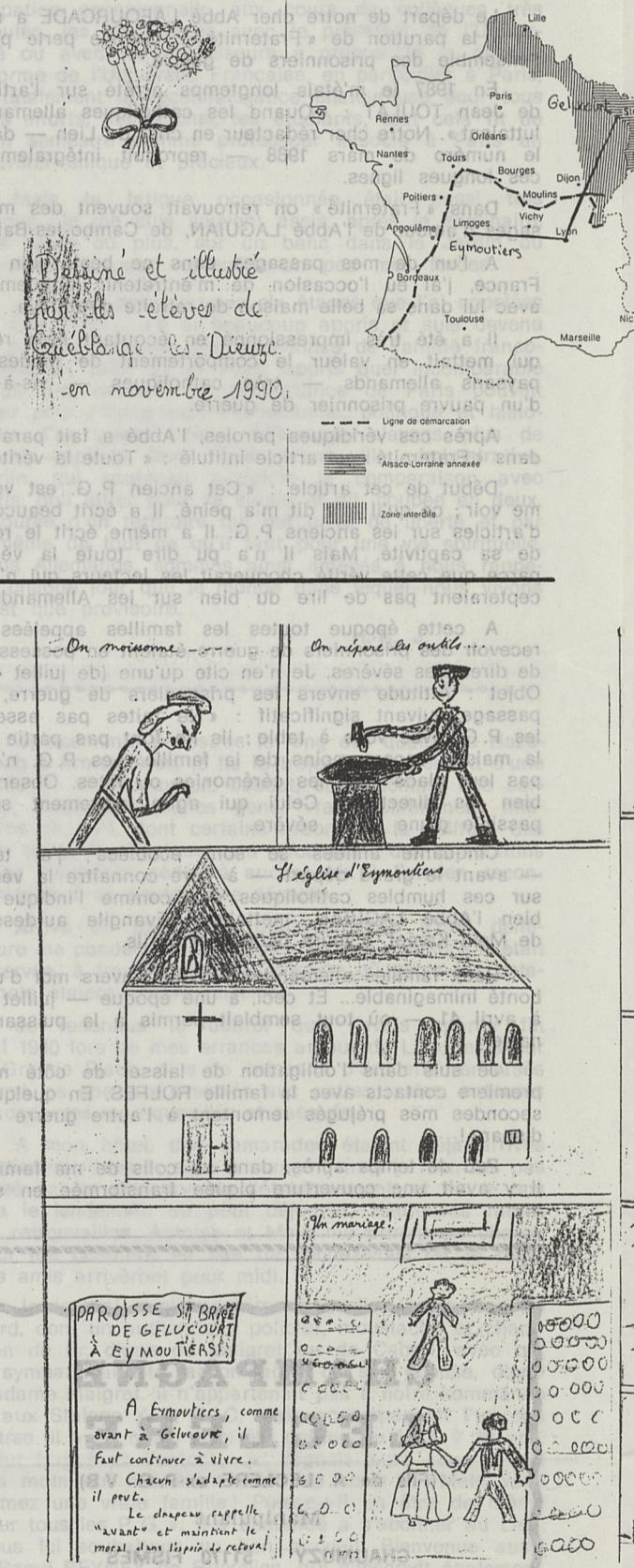
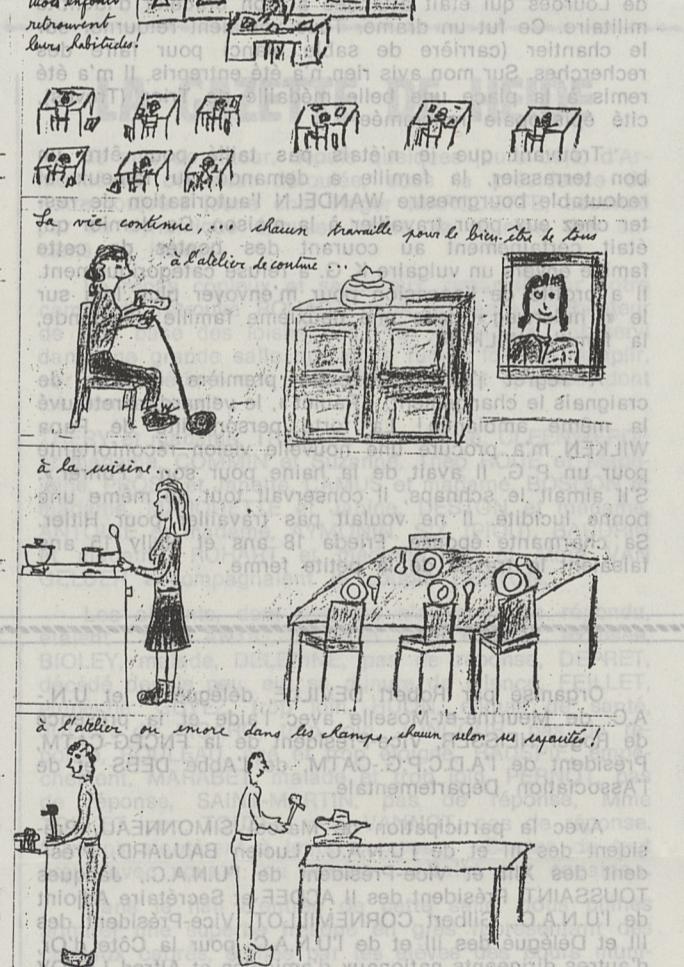
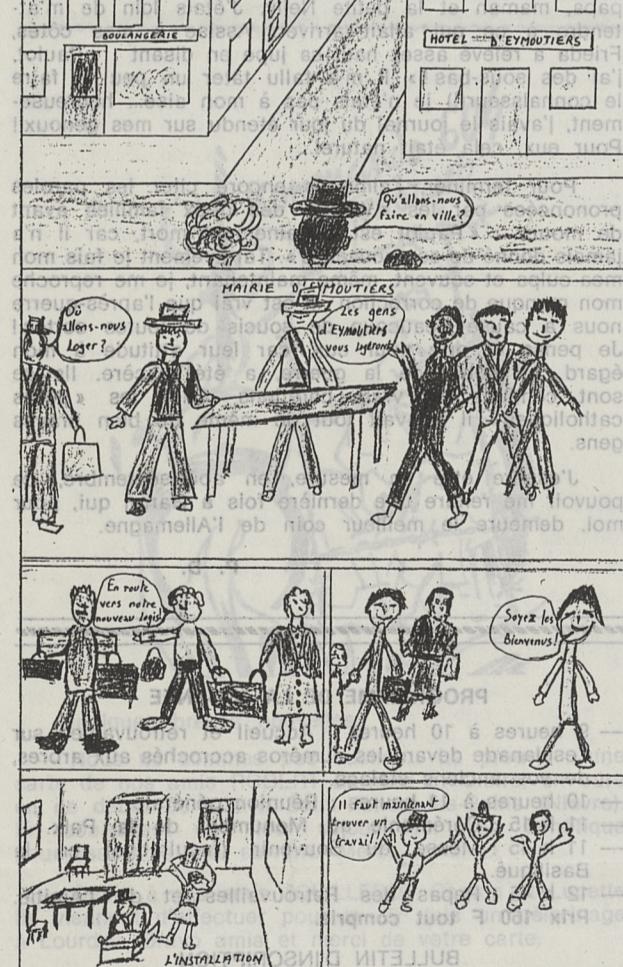
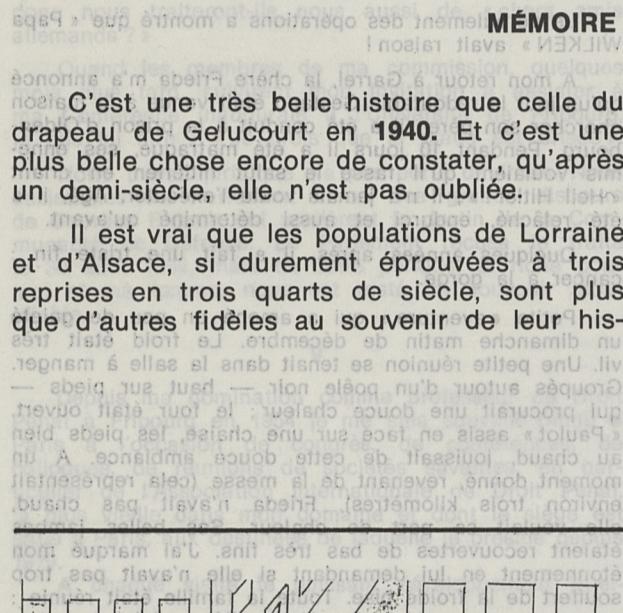
LES ZONES DE LA FRANCE VAINCU



Extrait de la « Revue Lorraine Populaire » à Nancy, Avril 1991.

Communiqué par Pierre DURAND, de Pont-à-Mousson.

Suite page 5.



Amicale GARD-ARDÈCHE



Lors de leur rendez-vous annuel de 1990, au « Temps de vivre » à Saint-Brés (Gard) les amicalistes, à la

quasi-unanimité des membres présents ce jour-là, avaient admis le principe, pour 1991, d'une rencontre à « P. G. sur Mer » à Hyères, où le camarade Bernard BARELLI acceptait de les recevoir, et de leur servir de cicérone.

Après une longue période de préparation, de discussion et de mise au point, et malgré plusieurs défections de dernière heure, un groupe tout de même encore imposant d'Ardéchois entreprit le déplacement en voiture.

Voici un court résumé de ce voyage :

• Mardi 14 mai : dans l'après-midi, arrivée à « P. G. sur Mer » et prise de contact, au cours d'un apéritif d'accueil, avec les camarades varois, organisateurs de ce séjour.

• Mercredi 15 : visite de l'île de Porquerolles.

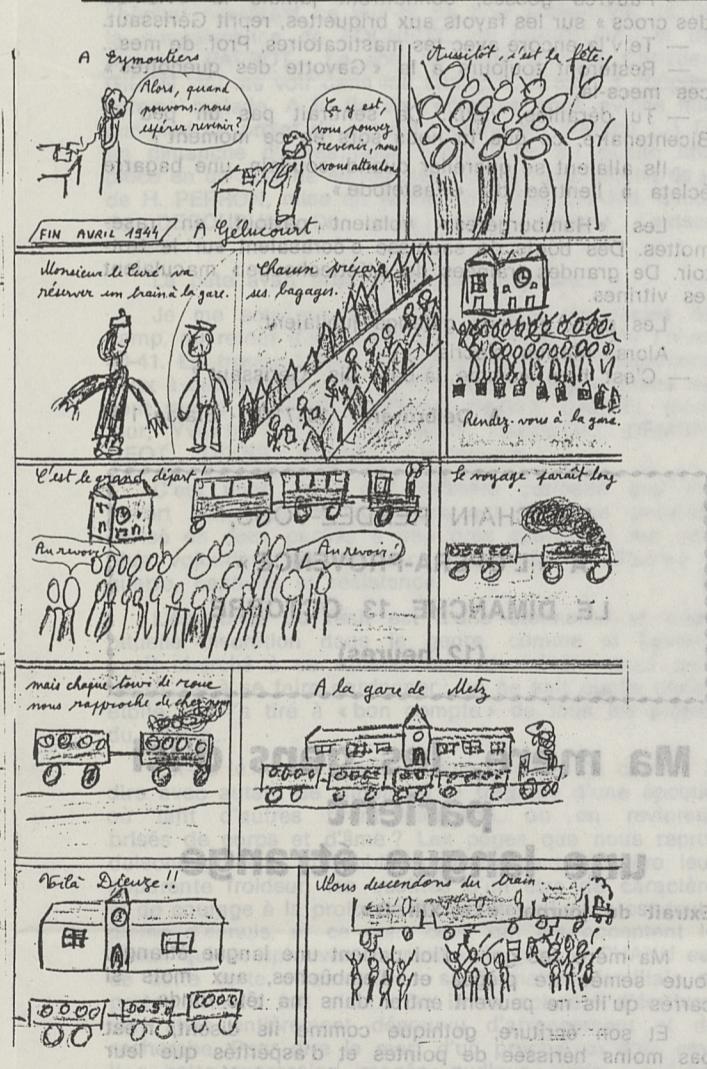
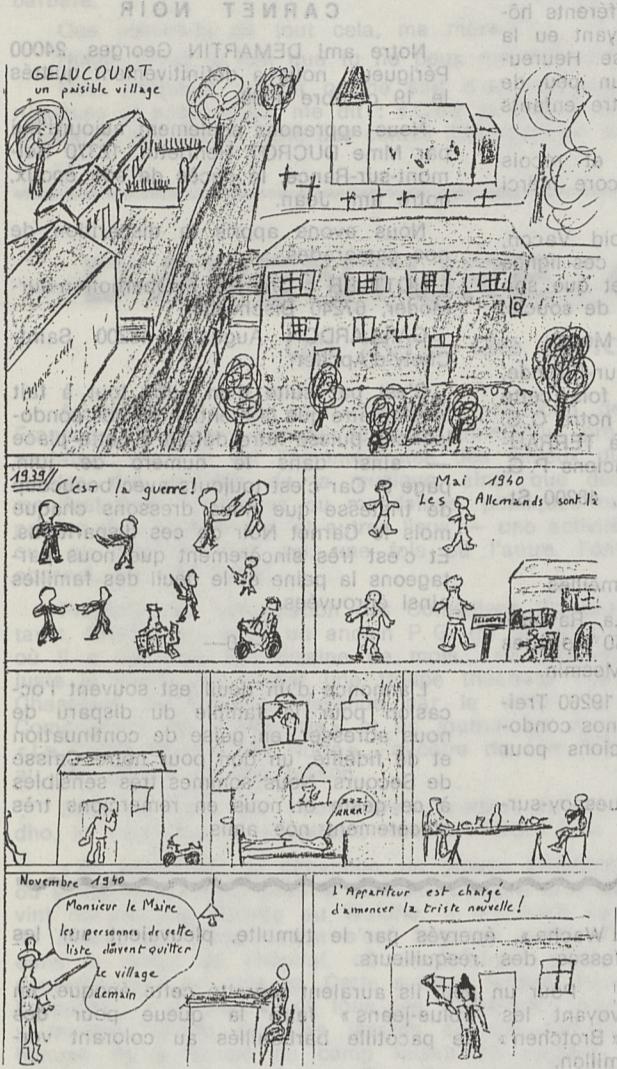
Traversée sur le catamaran de 25 mètres de long « Vision des mers » équipé d'aquavisions permettant la découverte des fonds sous-marins. Banquet à l'hôtel « L'Orée du Bois » avec un menu typiquement provençal. Au retour, à terre, apéritif offert par la veuve d'un ancien P. G. hyérois.

• Jeudi 16, visite le matin du port d'Hyères, dont on a pu constater l'étendue des installations et admirer les luxueux bateaux ancrés à quai, et — l'après-midi — promenade en voiture dans l'arrière pays, qui nous a permis de découvrir l'ampleur des incendies de forêts de l'an dernier — avec dégustation du Rosé de Provence dans la cave d'un propriétaire récoltant et, au retour, apéritif au Club House du terrain de golf, géré par la fille et le gendre de l'ami MINETTI.

• Vendredi 17. Après une matinée libre, et un dernier repas en commun, retour en Ardèche.

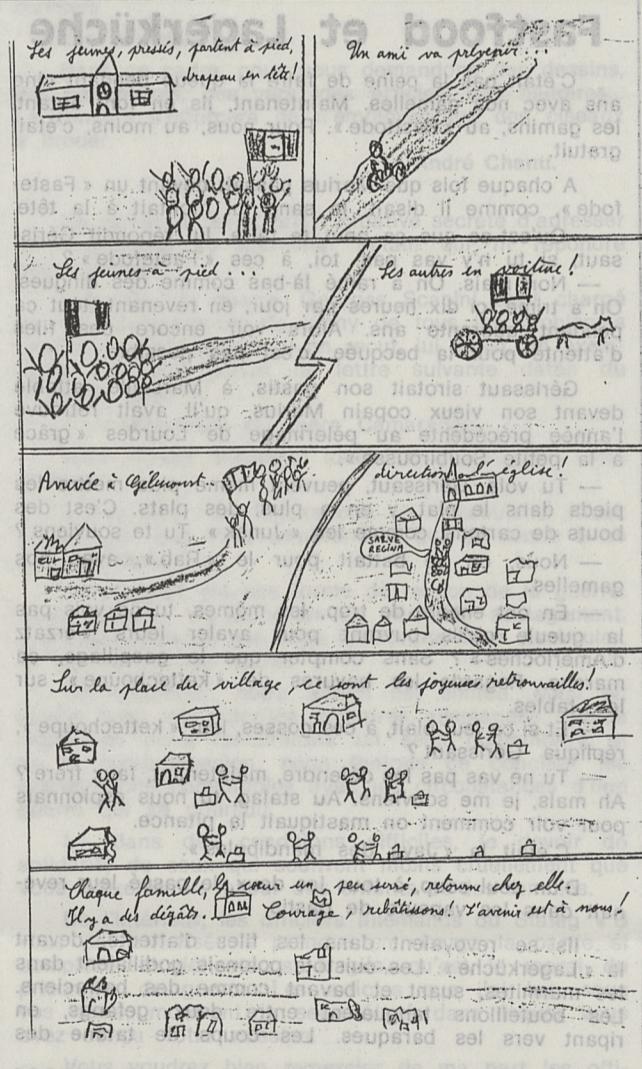
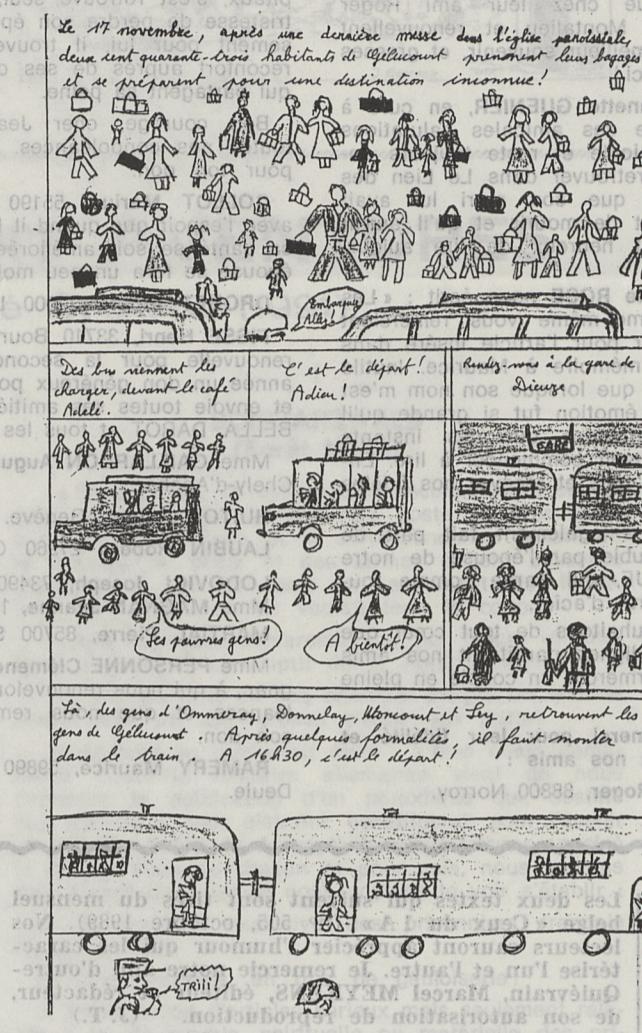
Il convient d'ajouter que tous les repas sur le continent ont été pris, face à la mer, à l'hôtel « Plein

L'espérance en la paix, aujourd'hui lovée au cœur des nouvelles générations, ne saurait faire obstacle au souvenir du passé... C'est cela que semblent vouloir nous dire les écoliers de Guéblange-lès-Dieuze qui, en conclusion de leur belle **B. D. historique**, ont dessiné, reprenant peut-être sans le savoir l'image du poète Paul Fort, une ronde d'enfants se tenant par la main : « En route vers demain ».



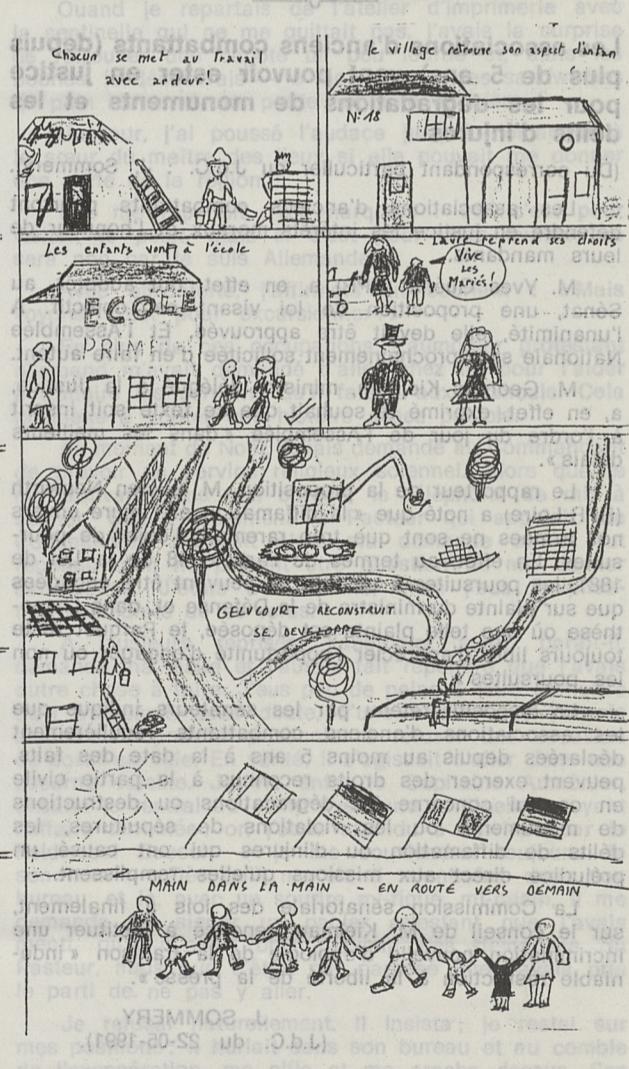
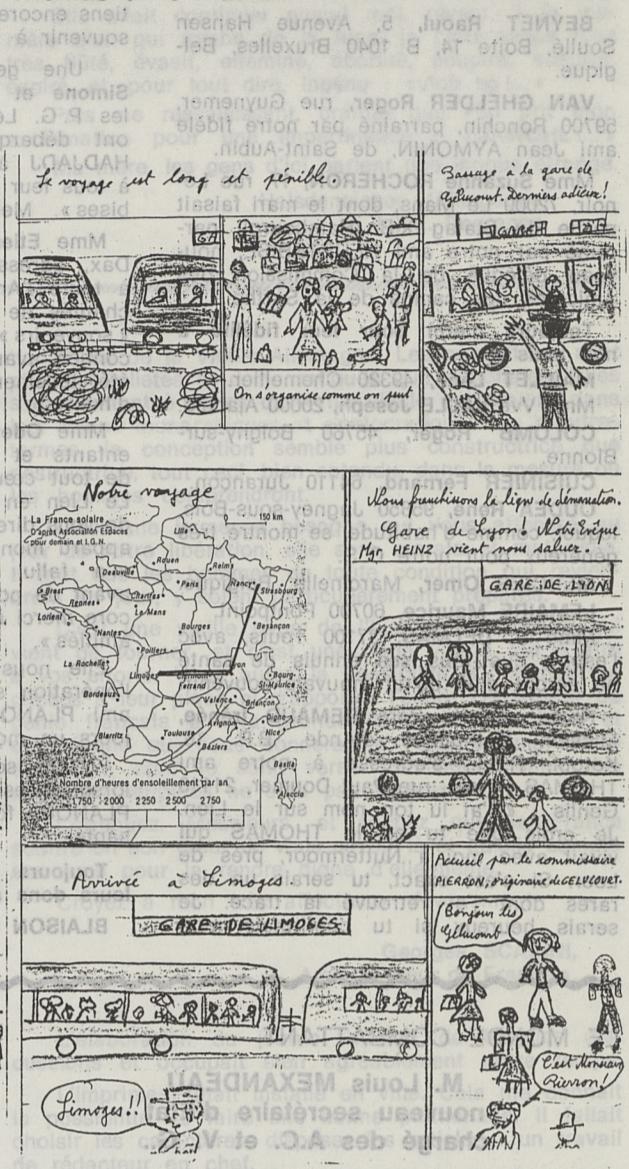
Nous sommes heureux de leur faire écho ici, dans ce journal d'anciens prisonniers de guerre, qui compte parmi ses lecteurs et amis, nombre d'Alsaciens, de Lorrains et de Mosellans. Nous les remercions, ainsi que la « Revue Lorraine Populaire », de nous permettre de reproduire leur si sympathique page d'histoire vivante.

Le Rédacteur en chef
J. TERRAUBELLA.



PRENOMS DES ECOLIERS-AUTEURS :

Alexandre, Anne, Aude, Benoît, Céline, Cindy, Cyril, Elodie, Emilie 1, Emilie 2, Guillaume, Jean-Guillaume, Marie-Hélène, Marielle, Mathilde (Murati), Simonne, Sophie 1, Sophie 2, Thomas et le Maître.



Le coin du poète

Hymne à mon journal

Le LIEN est arrivé,
Et mon âme pétille,
Mes pensées s'émoustillent
Mon moral est sauvé.

Beaucoup de souvenirs
D'une époque passée,
Quelquefois agacé
Par tous ces... « A venir »

Car, durant quelques heures Qui pestent, morigènent ;
Je retrouve, parmi Leur culte du... Futur
Ses pages, des amis Les rendant souvent durs
Loin des bruits et des leurres. Pour les anciens... Qui gênent.

Car ma « chute » ne vient
Que pour dire ma liesse

Merci Terraubella,
Vialard, Ducloux, les autres...
Merci, vous, tous les « nôtres »,
D'Aymonin à Verba.

Si, dans cette tirade,
Mes rimes font des bonds,
Pardonnez-moi, mes bons
Et très chers camarades,

la joliesse
LIEN.

André BERSET - Juin 1991

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Nous avons le plaisir d'accueillir à notre Amicale de nouveaux adhérents. Nous souhaitons la bienvenue à :

BEYNET Raoul, 5, Avenue Hansen Soulié, Boîte 14, B 1040 Bruxelles, Belgique.

VAN GELDER Roger, rue Guyemer, 59700 Ronchin, parrainé par notre fidèle ami Jean AYMONIN, de Saint-Aubin.

Mme Suzanne ROCHERON, 17, rue Lenain, 72000 Le Mans, dont le mari faisait partie du Stalag XB (Hambourg), parrainé par notre ami HEURTEBISE, nouveau délégué de la Commission des Amicales des camps de la Sarthe.

Toujours merci pour leur fidélité à nos amis :

MAILLET Léon, 49320 Chemellier.

Mme Vve VALLE Joseph, 20000 Ajaccio.

COLOMB Roger, 45760 Boigny-sur-Bionne.

CUISINIER Fernand, 64110 Jurancourt.

OUDEA René, 95850 Jagney-sous-Bois, lequel, comme d'habitude, se montre très généreux pour notre C.S.

MERCIER Omer, Marcinelle, Belgique.

LEMAIRE Maurice, 60700 Pontpoint.

Mme S. DELMAS, 37100 Tours, avec l'espoir que tous ses ennuis de santé ne seront plus qu'un mauvais souvenir.

Notre ami, le Père **REMAUD Irénée**, Mission Catholique d'Andorre, B.P. 16, Kotobi, R.C.I., s'adresse à notre ami **THOMAS Firmin**, rue Paul Doumer, 21110 Genlis : « J'ai lu ton nom sur le Lien. Je crois que tu es le **THOMAS** qui vivait avec moi à Nuttermoor, près de Leer. Si c'est exact, tu serais un des rares dont j'ai retrouvé la trace. Je serais heureux si tu confirmais mon

agréable surprise. Tu me donneras peut-être des nouvelles de quelques autres camarades. J'ai bien vieilli mais tiens encore le coup ! Avec mon meilleur souvenir à tous ceux que j'ai connus ».

Une gentille carte de nos amis **Simone et Marcel BERNARD** : « Salut les P.G. Les Canadiens de Vancouver ont débarqué chez leur ami Roger HADJADJ à Montalieu et renouvellent à tous leur meilleur souvenir, et grosses bises ». Merci !

Mme Etienne GUENIER, en cure à Dax, adresse ses amicales salutations à toute l'Amicale et reste toujours enchantée de retrouver dans Le Lien des « souvenirs » que son mari lui avait confiés avant de mourir et qu'il aurait été tellement heureux de lire aujourd'hui.

Mme Odette ROSE nous écrit : « Les enfants et moi-même vous remercieront de tout cœur pour l'article inséré dans Le Lien en mémoire à Maurice. Inutile de vous dire que lorsque son nom m'est apparu mon émotion fut si grande qu'il m'a fallu attendre quelques instants avant de pouvoir commencer à lire. Encore merci à tous et recevez nos fidèles amitiés ».

Elle nous a également fait part de l'opération subie par l'épouse de notre ami **PLANQUE**, qui garde comme toujours un moral d'acier.

Nous souhaitons de tout cœur que lorsque ces lignes paraîtront nos amis **PLANQUE** formeront un couple en pleine santé.

Toujours merci pour leur fidélité et leurs dons à nos amis :

BLAISON Roger, 88800 Norroy.

L'abbé BUSTON Prosper, 77170 Brie-Comte-Robert.

CASSAGNE Laurent, 31800 St-Gaudens.

CHAVEROT Jean-Marie, Godan, 42780 Violay.

COLIN Jean, 54120 Baccarat, qui après de nombreux séjours dans différents hôpitaux, s'est retrouvé seul, ayant eu la tristesse de perdre son épouse. Heureusement pour lui, il trouve un peu de réconfort auprès de ses quatre enfants qui partagent sa peine.

Bon courage, cher Jean, et reçois toutes nos condoléances. Encore merci pour ton don.

COLLOT Marius, 55190 Void Vacon, avec l'espoir que quand il lira ces lignes sa santé se soit améliorée, et que son épouse se fera un peu moins de soucis.

DROUET Albert, 72000 Le Mans.

FISSE Henri, 33710 Bourg-sur-Gironde, renouvelle pour la seconde fois cette année un don généreux pour notre C.S. et envoie toutes ses amitiés à **TERRAUBELLA, DAROT** et tous les anciens P.G.

Mme GAILLARDON Augusta, 48200 St-Chely-d'Apcher.

HUITON Robert, Genève.

LAUBIN Robert, 27260 Cormeilles.

LODOVICI Joseph, 73490 La Ravoire.

Mme MAGNAN Jeanne, 13940 Mollèges.

MARTIAL Pierre, 85700 St-Mesmin.

Mme PERSONNE Clémence, 19260 Treignac, à qui nous renouvelons nos condoléances et que nous remercions pour son don.

RAMERY Maurice, 59890 Quesnoy-sur-Deule.

VIVARELLI Dominique, 20200 Bastia, gravement malade, nous apprend en plus le décès de son épouse.

Nous partageons ta peine, cher Dominique, et souhaitons de tout cœur que ton état de santé se rétablisse.

VALENTINI Augustin, 20200 Bastia.

En attendant septembre, nous souhaitons une bonne santé à tous, et passez de bonnes vacances.

CARNET NOIR

Notre ami **DEMARTIN Georges**, 24000 Périgueux, nous a définitivement quittés le 19 octobre 1990.

Nous apprenons seulement aujourd'hui par Mme **DUCROT Henriette**, 12370 Belmont-sur-Rance, le décès de son époux, notre ami Jean.

Nous avons appris la disparition de nos camarades :

HOTTLER Charles, Oberhoffen-sur-Moder, 67240 Bischwiller.

GAILLARDON Auguste, 48200 Saint-Chely-d'Apcher.

C'est par suite d'un oubli tout à fait involontaire que la mention de nos condoléances puisse faire défaut à cette place — ainsi dans le numéro de juin, page 5. Car c'est toujours avec beaucoup de tristesse que nous dressons chaque mois le Carnet Noir de ces disparitions. Et c'est très sincèrement que nous partageons la peine et le deuil des familles ainsi éprouvées.

— — —

L'annonce d'un deuil est souvent l'occasion pour la famille du disparu de nous adresser, en guise de continuation et de fidélité, un don pour notre Caisse de Secours. Nous sommes très sensibles à ce geste et nous en remercions très sincèrement nos amis.

LE MONDE COMBATTANT

M. Louis MEXANDEAU
nouveau secrétaire d'Etat
chargé des A.C. et V. G..

— — —

Les associations d'anciens combattants (depuis plus de 5 ans) vont pouvoir ester en justice pour les dégradations de monuments et les déliés d'injures

(Du correspondant particulier du J.D.C. : J. Sommery).

Les associations d'anciens combattants pourront défendre en justice les intérêts moraux et l'honneur de leurs mandants.

M. Yves Guéna (RPR) a, en effet, fait adopter, au Sénat, une proposition de loi visant cet objectif. A l'unanimité, elle devait être approuvée. Et l'Assemblée Nationale sera prochainement sollicitée d'en faire autant.

M. Georges Kiezman, ministre délégué à la Justice, a, en effet, exprimé le souhait que ce texte soit inscrit à l'ordre du jour de l'Assemblée « dans les meilleurs délais ».

Le rapporteur de la proposition, M. Lucien Neuwirth (RPR-Loire) a noté que « la diffamation et l'injure envers nos armées ne sont que trop rarement l'objet de poursuites. En effet, au terme de l'article 48 de la Loi de 1881, les poursuites à ce titre ne peuvent être engagées que sur plainte du ministre de la Défense et, dans l'hypothèse où une telle plainte est déposée, le Parquet reste toujours libre d'apprécier l'opportunité d'engager ou non les poursuites ».

Le dispositif retenu par les sénateurs indique que les associations d'anciens combattants régulièrement déclarées depuis au moins 5 ans à la date des faits, peuvent exercer des droits reconnus à la partie civile en ce qui concerne les dégradations ou destructions de monuments ou les violations de sépultures, les délits de diffamation ou d'injures qui ont causé un préjudice direct aux missions qu'elles remplissent.

La Commission sénatoriale des lois a finalement, sur le conseil de M. Kiezman, renoncé à instituer une incrimination nouvelle d'apologie de la trahison « indéniable restriction à la liberté de la presse ».

J. SOMMERY.
(J.D.C. du 22-05-1991).

Les deux textes qui suivent sont tirés du mensuel belge « Ceux du 1A » (n° 505, octobre 1989). Nos lecteurs sauront apprécier l'humour qui les caractérise l'un et l'autre. Je remercie notre ami d'outre-Quiévrain, Marcel MEYKENS, éditeur et rédacteur, de son autorisation de reproduction. (J.T.)

Fastfood et Lagerküche

C'était pas la peine de faire la queue pendant cinq ans avec nos gamelles. Maintenant, ils en font autant, les gamins, au « Fastfode ». Pour nous, au moins, c'était gratuit.

A chaque fois que Marius passait devant un « Fastfode », comme il disait, le sang lui montait à la tête.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, lui répondit Gérisaut, si tu n'y vas pas, toi, à ces « Fastfode » ?

— Non mais. On a ramé là-bas comme des dingues. On a trimé ici dix heures par jour, en revenant, tout ça pendant quarante ans. Alors voir encore des files d'attente pour la becquée, c'est pas possible.

Gérisaut sirotait son pastis, à Marseille, attablé devant son vieux copain Marius, qu'il avait retrouvé l'année précédente au pèlerinage de Lourdes « grâce à la petite Soubirousse ».

— Tu vois, Gérisaut, peuvent même plus mettre les pieds dans le plat, y en a plus, des plats. C'est des bouts de cartons, comme les « Junak ». Tu te souviens ?

— Nous, on se battait pour le « Rab », avec nos gamelles.

— En ont encore de trop, les mômes, tu ne vois pas la gueule qu'ils ouvrent pour avaler leurs « erzatz d'Amerloches » ? Sans compter que le gaspillage, ça marche. Regarde les bavures de « kettechoupe » sur les tables.

— Et si ça leur plait, à ces gosses, leur « kettechoupe », répliqua Gérisaut ?

— Tu ne vas pas les défendre, maintenant, faux frère ? Ah mais, je me souviens. Au stalag, tu nous espionnais pour voir comment on mastiquait la pitance.

— C'était la « Java des mandibules ».

D'un seul coup, à tous les deux, le passé leur revenait dans les vapeurs de pastis.

Ils se revoyaient dans les files d'attente, devant la « Lagerküche ». Les cuistots polonais godillaient dans les marmites, suant et bavant comme des batraciens. Les bouteillons tanguaient entre deux gefangs, en ripant vers les baraques. Les coups de tatane des

« Wache », énervés par le tumulte, pleuvaient sur les fesses des resquilleurs.

Pour un peu, ils auraient regretté cette époque, en voyant les « blue-jeans » faire la queue pour des Brotchen » de pacotille barbouillés au colorant vert-moutarde.

— Pauvres gosses, connaîtront jamais la « Rumba des crocs » sur les fayots aux briquettes, reprit Gérisaut.

— Te v'là encore avec tes masticatoires, Prof. de mes...

— Resteront toujours à la « Gavotte des quenottes » ces mecs-là.

— Tu dérailles, vieux. Ça sentirait pas un peu le Bicentenaire, ce que tu nous sors en ce moment ?

Ils allaient se quereller quand, soudain, une bagarre éclata à l'entrée du « Fastfode ».

Les « Hamburgères » volaient partout, en rase-mottes. Des bouts de saucisse s'écrasaient sur le trottoir. De grandes traînées de « Kettechoupe » maculaient les vitrines.

Les deux anciens gefangs jubilaient.

Alors, Marius s'écria :

— C'est bien comme là-bas, dis, Gérisaut ?

A. Delbruyère - 16471/B - Stalag 1A.

PROCHAIN RENDEZ-VOUS,

A « L'OPÉRA-PROVENCE »

LE DIMANCHE 13 OCTOBRE

(12 heures)

Ma mère, les gens d'ici parlent une langue étrange

Extrait du journal « Le XIII B »

Ma mère, les gens d'ici parlent une langue étrange, toute semée de pièges et d'embûches, aux mots si carrés qu'ils ne peuvent entrer dans ma tête ronde.

Et son écriture, gothique comme ils disent, n'est pas moins hérissee de pointes et d'aspérités que leur sol de « Maschinengewehr » et de barbelés.

Langue qu'on ne parle pas, qu'on éructe, qu'on hurle ; langue de sous-off et de commandement, hélas !

— Aus !... weg !... raus !... los !...

C'est effrayant, ma mère.

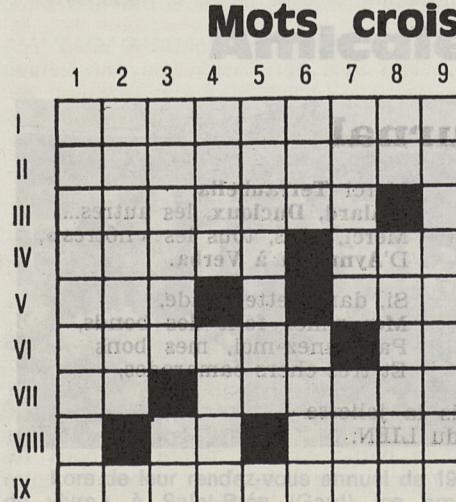
Avec cette langue que je crus me familiariser, j'en acquis tout un vocabulaire. Mais quel démon m'empêcha toujours d'en attraper l'accent ! J'emploie leurs mots et ils ne me comprennent pas. Et je fais rire ces gens si peu souriants.

Ce qui faillit me la rendre sympathique, c'est le nombre de mots français qu'ils y ont introduits. Il est vrai qu'ils leur donnent un autre sens et toujours les articulent à leur manière, qui est terrible.

Sur les lèvres des femmes, il arrive que ces mots prennent un certain charme. J'entends encore « kaputt », dit par une jolie vendeuse : « kaputt » en faisant traîner le « putt » longtemps, longtemps, d'une voix très douce, comme un duvet qui foliole... « kaputt ».

« Gute Nacht » a été créé comme une parure pour les plus jolies d'entre elles. Elles le disent très gentiment « Gute Nacht ». On les imagine en robe de nuit, un bougeoir à la main : « Gute Nacht ».

Mots croisés n° 476 par Robert VERBA



Mais ce que j'ai entendu de mieux sur des lèvres de femmes, c'est « ach so » expiré d'un ton léger, vaporeux, exquis vraiment. Elles le disent très bien cet « ach so » qu'elles font contraster avec « jawohl » pour lequel elles prennent une grosse voix comme tirée du gras de leurs mollets : « Ach so... jawohl !... »

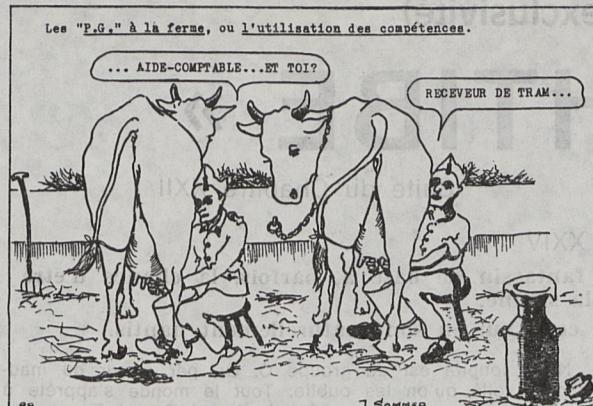
Ah, les gens d'ici parlent une langue étrange ma mère !

Son génie est à l'encontre du nôtre. Ils retournent toutes les phrases. Ils aspirent les « h » comme on gobe un œuf. Tous les mots qu'ils nous ont pris, ils les camouflent avec des « k », ce qui leur confère un aspect barbare.

Que penses-tu de tout cela, ma mère ?

Hélas, tu es si loin que tu ne peux me répondre.

Mais j'entends, venant on ne sait d'où une voix rugueuse et pédante qui me dit : « C'est la langue de Goethe et de Schiller, celle des contes d'Hoffmann — et



D'AVVENTURE en AVENTURES

un livre de André CHANU (1991)

André CHANU, un nom connu de beaucoup de Français... Comédien, homme de radio, animateur, présentateur, etc..., il est l'homme-protégé des milieux du théâtre, des variétés, de la musique, ainsi que des manifestations artistiques ou mondaines, publiques ou privées du « Tout-Paris », et autres lieux — une activité qui, au dire de ceux qui, une fois ou l'autre, l'ont observé, lui sied bien...

Président de l'Association des Comédiens Combattants, CHANU est aussi un ancien P.G. du Stalag V B où il a séjourné une dizaine de mois... en passant, juste le temps d'y fonder une troupe théâtrale « Les Chasseurs de Cafard », devenue par la suite « Les Compagnons de la Roulotte » et un journal de camp « Le Captif de la Forêt Noire »... ancêtre du Lien V B, au coq gaulois en son blason.

Evoquant dans ses « souvenirs » (inédits) du Waldho, le « théâtre » de l'hôpital..., Henri PERRON écrit :

« En août 1940, un dimanche, un groupe artistique du stalag de Villingen sous la conduite d'André CHANU, vint donner une aubade au Waldho. Il n'y avait pas de scène, la représentation s'est faite en plein air, dans le jardin de l'hôpital, où un mini-pré pouvait accueillir tous les gefangs. Cette surface herbeuse, nous l'appelions « la plage », et tous les après-midi, nous y faisions, torses nus, les lézards en été. Chaque homme de la troupe du camp faisait un numéro : diseurs, chanteurs, musiciens. Tous les occupants de l'hôpital passèrent ce jour-là un bon après-midi. Je fis la connaissance de FOCHEUX, de GRIBBLING et de Maurice PARROT... Le soir de cette journée Christian GIRON vint me voir dans ma chambre. Il était à l'hôpital comme malade. A la fin de l'entrevue nous avions mis sur pied un projet de groupe théâtral au Waldho (...) Et un dimanche d'après nous présentions au public une pièce en un acte de 40 minutes : « Les deux clochards » de H. PERRON, mise en scène de André CHANU, décor de DECoudun. Du coup, j'étais devenu l'auteur maison ! »

La pâte avait pris, la contagion gagné...

Je me souviens très bien de ces spectacles du camp, au retour d'un kommando forestier, durant l'hiver 40-41. La troupe faisait la joie de tous les prisonniers, ceux à demeure et ceux de passage. Quelques noms me sont restés : CHANU, GODARD, SAGET, DAUREL (bonjour, Yves !), GIRON, FOCHEUX, LANGLOIS, DEMON-GEOT, TURGIS ; d'autres sont effacés...

C'est donc avec une extrême curiosité que j'ai ouvert son livre de souvenirs qui vient de paraître. Divisé en deux parties à peu près égales, je me suis plus volontiers attardé sur la période « militaire » : guerre, captivité et résistance.

L'économie du récit est d'une étonnante et inhabituelle discréption dans le genre, comme si l'auteur avait cherché à se « distancer » des événements qu'il décrit, ou à se faire pardonner ; on ne sait quelle bonne étoile, qui l'a tiré à « bon compte » de tous les pièges du destin...

Est-ce le temps écoulé depuis lors qui l'a conduit à dire avec autant de simplicité le tragique d'une époque où tant d'autres furent naufragés, ou en revinrent brisés de corps et d'âme ? Les pages que nous reproduisons grâce à son obligeance révèlent, derrière leur apparence froide, les qualités d'un être de caractère et de courage à la profonde sensibilité. « La vie est toute pleine d'ennuis, et ce sont ceux qui les acceptent le mieux qui en éprouvent le moins de gêne ». CHANU est de cette sorte d'hommes — sa formation familiale et protestante l'a fait ainsi... De là sa sobriété d'écriture, son style entièrement dépourvu d'arrangement et de recherche. Pour dire la mort d'un proche ou d'un ami, il a cette expression imagée, pudique, drôle : « il est parti pour l'ailleurs ».

Pour bref qu'il soit, son témoignage est une contribution au souvenir que nous gardons de ces heures sombres de l'histoire.

J. TERRAUBELLA.

NOTA.

Les anciens prisonniers ne liront pas sans ironie la lettre de l'Ambassadeur SCAPINI en réponse à l'envoi qui lui avait été fait du premier numéro du « Captif de la Forêt Noire ».

On peut se procurer le livre soit chez : M. André CHANU (qui le dédicacera), Défense 2000, 23, rue Louis Pouey, 92800 Puteaux, CCP 8999-14 Y Paris ;

soit auprès de l'Association des Comédiens Combattants, 81, rue de Rome, 75017 Paris ; soit à la Librairie de la Maison de la Radio, 166, Av. du Président Kennedy, 75016 Paris.

(Prix : 110 F + 15 F de port (125 F).

(ceci chuchoté) des Lieds de Henry Heine — la langue dans laquelle Luther traduisit la Bible, le parler de Dürer, de Kant, de Hegel, dans lequel Beethoven s'entretenait avec ses amis et qui servit à Wagner pour écrire ses livrets. C'est en allemand que chante le dôme de Cologne et que hululent les sapins de la Forêt Noire ; que murmure très bas Uta de Naumberg, la noble Germaine, le type de la race (dont il te souvient sans doute de la troubante effigie).

Elle allait continuer quand moi, rêveur, à la manière d'un qui tombe de la lune, je l'interromps d'un très flûté, évasif, efféminé, éberlué, soupiré, susurré, expiré, et, pour tout dire, ingénue : « Ach so !... »

Puis me ressaisissant, crainte que l'on prît mon exclamation pour une impertinence : « JAWOHL !... »

Ma mère, les gens d'ici parlent une langue étrange.

Haldensleben (Allemagne)
(s) E. Degrange.

nationalistes de la Vieille Allemagne. Les oppositions sont plus capitalistes et démocratiques que nationales. Elles s'apparentent à celles du XVIII^e siècle qui étaient dans leur temps monarchiques et aristocratiques. En d'autres termes, la conception semble plus constructrice que destructrice, tout ceci, bien entendu, dans la mesure où les hommes comprendront.

C'est une immense besogne qui vous attendra au jour de votre libération, elle sera morale et matérielle. Il faut que les hommes de toute condition qui reviendront un jour, y soient particulièrement préparés.

C'est une vieille page de l'histoire du monde qui vient de tourner, et c'est une page vierge qui s'offre à vos efforts. Vous aurez la possibilité d'y mettre les choses à leur place et d'apporter l'esprit constructif du génie français à une grande œuvre continentale et européenne qui nous donnera, je l'espère, une forme de gloire dont le sang versé inutilement dans des aventures stupides ne sera pas la marque.

Continuez, Messieurs, et sachez que la France souffre en son cœur de vous savoir là et qu'elle compte sur vous pour la rendre digne d'elle-même.

Croyez à mon très affectueux dévouement.

Georges SCAPINI,
Ambassadeur de France

L'élaboration du journal ouvrait de longues discussions et occupait bien agréablement notre temps.

L'imprimeur était installé en ville. Cela me donnait la possibilité de faire une bonne promenade. Il fallait choisir les caractères, disposer les articles : un travail de rédacteur en chef.

Quand je repartais de l'atelier d'imprimerie avec la sentinelle qui ne me quittait pas, j'avais la surprise de retrouver une capote un peu lourde et, dans les poches, je découvrais — ô merveille — des sandwichs de pain blanc et une petite bouteille de bière.

Un jour, j'ai poussé l'audace jusqu'à demander à la sœur du maître des lieux si elle pouvait me donner une carte de la région.

Elle me répondit, l'œil narquois : « Si c'est pour visiter, je peux, mais si c'est pour vous évader, ce sera non car je suis Allemande ».

Avec effronterie, j'affirmais en souriant : « Mais voyons, c'est pour excursionner ! »

En plus de ces occupations, l'aumônier protestant allemand m'avait demandé d'aller chez lui pour l'aider à traduire les sermons qu'il faisait aux Français. Cela m'amène à conter une histoire assez pénible.

Au moment de Noël, j'avais demandé au Commandant de prévoir un service religieux solennel. Alors que je me trouvais dans son bureau, le téléphone se mit à sonner. C'était justement le Pasteur qui appelait. Le Commandant transmit alors ma demande et lui fut répondu qu'il ne pouvait être question de me donner satisfaction. J'étais très étonné, mais j'eus l'explication immédiate de ce refus.

A plusieurs reprises, l'aumônier avait, paraît-il, demandé ma visite et j'aurais fait répondre que j'avais autre chose à faire. J'eus peu de peine à faire admettre qu'il s'agissait, sans doute, d'une erreur, que j'aurais bien été le premier prisonnier à refuser une occasion de sortir en ville. En vérité, il s'agissait d'aller dans une caserne voisine. Je vis enfin le Capitaine Aumônier, ensuite je rentrai au camp avec une sentinelle, croyant l'affaire terminée ; or, j'étais attendu à l'arrivée par le Feldwebel Boesch — je me souviendrai toujours de son nom —. Dès qu'il me vit, il m'entraîna dans son bureau, et là, avec un sourire mi-figue, mi-raisin, il me demanda de signer un papier attestant que j'avais menti, qu'il m'avait bien prévenu des demandes du Pasteur, mais que c'était par paresse que j'avais pris le parti de ne pas y aller.

Je refusai naturellement. Il insista ; je restai sur mes positions ; il hurlait dans son bureau et au comble de l'exaspération, me gifla et me cracha dessus. Ses dernières vociférations me prévinrent qu'il « m'aurait au tournant ». Effectivement, huit jours après, j'étais condamné à une semaine de prison avec pain sec et privation de couverture, pour avoir bavardé dans les rangs. Il me souvient qu'à cette occasion, j'ai simulé la grève de la faim, n'acceptant aucun aliment de mes gardiens, car des camarades me passaient des pommes de terre cuites par dessus les cloisons de bois qui, dans la prison, n'allayaient pas jusqu'au plafond.

Tout cela n'était pas bien grave et donnait un sujet de conversation. En effet, l'information dans sa pauvreté n'apportait que peu d'éléments et de plus, toutes les nouvelles se contredisaient. Le temps passait.

En dehors de l'élaboration de notre journal, la plus grande partie de notre temps était consacrée à l'organisation de spectacles dans les baraques ; quelques-uns écrivaient des pièces, d'autres essayaient de se remettre des chansons ou des poèmes d'autrefois. Des costumes étaient faconnés avec d'anciennes toiles de tentes et des couvertures. Que d'heures ont ainsi coulé

Vous voudrez bien me remercier de ma part les officiers du camp de vous avoir donné ces possibilités. Vous n'aurez pas toujours la besogne facile et vous le savez. Votre condition est douloureuse à vous autres prisonniers de guerre, et nous le savons.

La France est un pays mûre et cela ne sera pas sa moindre noblesse que de savoir accepter, sans mauvaise humeur, la décision des armes.

Qu'un certain nombre d'imbéciles nous aient conduits là où nous sommes, c'est affaire à régler entre eux et nous.

Mais en fait, nous portons chacun sur nos épaules une part des responsabilités. Les comptes se feront. Vous aurez à en demander.

Le sort de notre pays peut subir des fortunes diverses. La tâche de relèvement interne est étroitement conditionnée par le gigantesque problème de l'avenir d'une communauté européenne que la guerre, malgré les aspects qu'elle a pu revêtir, a soudé dans une unité qui doit se réaliser, si toutefois l'intelligence des hommes le permet.

Cette guerre me rappelle plus la marche des armées révolutionnaires de 1793 que celles des armées tradi-

Suite page 8

Le feuilleton du "LIEN" (exclusivité)

« L'ENCHTIBE »

Suite du Chapitre XXII

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE XXIV

Afin d'animer la monotone des rituels militaires, le fantassin de base a, parfois, la chance d'être désigné comme subsistant dans une autre unité que la sienne.

Cela n'exclut pas un minimum d'extravagance pour ceux qui en sont naturellement nantis.

Et les journées s'écoulent assez agréables en dehors des cours qui, eux-mêmes, ne sont pas particulièrement foulants. Ils apprennent le code. La mécanique. La conduite. L'art de se dépanner. Démonter un pneu. Graisser un pont arrière. Vidanger un moteur et un tas d'autres trucs pratiques qui pourront toujours servir plus tard.

Les stagiaires apprécient leur situation d'invités. Ils sont exonérés de toutes les corvées de quartier. Leur seul boulot, le matin, après le petit déjeuner, c'est de nettoyer leur piaule sous le commandement de Debréque et de Durer. Cela consiste à balayer, soulever l'estrade de la classe qui leur sert de dortoir, et y pousser toutes les ordures. Heureusement qu'ils ne restent pas la six mois. Ils en auraient un sacré paquet.

À midi-sept heures, ils ont quartier libre, et vont se balader dans cette charmante localité. Boire un pot ici ou là. Ratisser les pâtisseries. Traîner leurs godillots de l'Avenue Poincaré au Faubourg de France. De la Grande Rue à la Place de la Liberté.

Le 30 juillet, voilà que les artificiers commencent aussi leur fête du régiment. Des jours, déjà, qu'ils s'affairaient dans tous les coins pour habiller des chars, s'exercer à des tirs de canons, des carrousels de chevaux et motos, peindre les volets, les arceaux, les grilles, les lucarnes, décorer les réfectoires avec de la verdure, les colonnes de soutènement, les mangeoires non utilisées par les bidets, installer de faux nids de cigognes sur les cheminées. Des drapeaux, des guirlandes, des banderoles, frises, collifichets, girandoles, serpentins.

Mince ! se pensent les stagiaires, qu'est-ce qu'ils ont comme pognon ! Ce n'est pas nous qui aurions pu faire ça à Soufflenheim.

Les baignoires n'arrêtent plus de défiler bourrées de matériel, de boissons, de victuailles. On monte des estrades entourées de parterres de fleurs, des mâtis, des pistes sablées, des buvettes et de grands calicots multicolores : « 59^e R.A.F. On ne passe pas ».

Après, c'est le public qui radine. Des dames avec de grands bâtons fleuris, fanfreluchées de la tête aux pieds, lorgnant, en lousseté, les petits soldats râblés qui les entourent. Puis les patronages locaux. Les gendarmes suspicieux. Les hauts fonctionnaires communaux. Les officiers d'autres régiments qui viennent faucher des idées. Et la foule. Celle qui suit. Qui applaudit quand on la sollicite. Qui paie. A laquelle on daigne demander d'admirer. Enfin ! les gosses braillards. Excités. Indisciplinés.

Tout ça se passe, tant bien que mal, dans les tribunes, sur les estrades, le terre plein. Six mille au moins ils sont, qui s'animent. Gesticulent. Bavassent.

Soudain. Grand silence. Puis, éclatement de trompettes. Sonnerie « Aux champs ! ». Ce sont les généraux qui se pointent. Fiers comme des rats d'égout qu'auraient dégoté le grand collecteur. Le piquet d'honneur, composé de sous-officiers, présente les sabres, tandis que la musique attaque la Marseillaise et que la populace se lève avec respect et recueillement. Ensuite, précédés par une autre musique qui joue « Sambre et Meuse » alors qu'on est dans la Moselle, surgissent les chars.

Trois plombes ça dure le spectacle. Devant un public qui apprécie de bon cœur. Crie. S'agite. Se démente. Rit. Chante.

Le soir, c'est ripaille à la bectance. Huit plats, pas un de moins. Et du pinard à gogo, du rouge des Côtes du Rhône et du blanc d'Anjou. Jamais il a vu ça depuis qu'il est sous l'uniforme, le même. A neuf P.M. ils sortent tous de là, bourrés comme des bécasses farcies. Ben ! Faut bien profiter de la vie...

Cinq jours plus tard, le vendredi 4 août exactement, pour être précis, a lieu l'examen du permis de conduire.

Déjà, quarante-huit heures avant, on les a tous photographiés tellement on est convaincu qu'ils seront unanimement reçus. On doit en avoir besoin des clodomirs. En ce qui concerne notre juvénile c'est une autre paire de manches à air sur bateau en perdition ; car il est fidèle à ses principes : ne pas avoir l'air trop nuncuche pour son orgueil personnel, mais se faire tout de même recaler. Les examinateurs sont tous des officiers. Le matin, il faut passer la théorie. Un capitaine interroge Antoine sur les organes annexes d'un camion. Il lui demande ensuite de lui décrire les différentes sortes d'extincteurs. Leur fonctionnement. Leur composition. Puis, s'il existe un moyen de rendre les pneus increvables. Tu parles ! Comment qu'il le sait, le finassou, il ne connaît même que ça, car, pour autant qu'il puisse chercher, c'est le « Bloc-Fuite » un produit que son dernier employeur, ce vieux malin de père Combat, distribuait en exclusivité pour toute la France. A croire que l'officier était au courant de son passé et voulait lui faire une fleur, car sans être au parfum intime, pour faire son beurre avec ça, y'en a pas des pacsons qu'auraient pu.

Après, viennent les questions sur le code, posées par une espèce de bas-du-cul sans rallonge aux charmantes énamourées. Un rêve. Tous les panneaux. Signaux. Interdictions. Priorités du monde tiennent dans une demi-page de petit format.

On ne lui demande pas d'élucubrer une synthèse des épithètes chatoiseuses du parfait automédon motorisé, c'est dommage, il avait, en réserve, une bardée d'insultes fracassantes apprises sur les pavements pantruchards.

— « Vas chez Versigny ! » « Fesses molles ! » « Suceur de chancres nous ! » « Résidu de fausse couche ! » « Morue de Tataouine ! » « Loche de tinettes ! » « Cul sale ! » « Hormone délavée ! » « Tête à prophylactiques dégénérés ! » « Baiseuse de pissotières ! » « Mort-né ! »...

Une incomensurable tartinée pas piquée des vers de vase, comme ça, sous le coude, pour enrichir le vocabulaire du gentleman conducteur.

Ensuite, on emmène toute la bande dans les tarare-poussins de l'apprentissage. Il fait un temps merdeux que ce n'est pas possible d'être plus nase. Tous les anges, là-haut, accompagnés des suppôts du chauffagiste agréé, semblent s'être donné rendez-vous pour leur lansquiner sur la tête. Ça l'isbroque que c'est pas pensable. Sous la pluie torrentielle. Mouillés comme un ministre, ils attendent que ça se passe. Notre petit Jules se marre doucement, il se dit que, dans ces conditions, il y a des chances pour que la fine partie soit remise à plus tard. Mais je t'en fous ! Il n'y a pas d'intempéries pour les braves. Voilà que les officiers examinateurs apparaissent dans une Vivaquatre aussi fatiguée que les gros culs. On divise les candidats par groupes de six hommes que l'on classe par ordre alphabétique. Groupe A, Groupe B, C, D...

(à suivre)

D'AVVENTURE en AVENTURES (suite)

nous isolant complètement du monde extérieur et de ses tristesses. Les prisonniers sont riches d'imagination : décors, costumes, accessoires semblant surgir du néant.

L'élaboration d'un spectacle au camp rappelle ce que devait être au Moyen âge la mise sur pied d'un « mystère ». Tous y participent, y collaborent.

Les séances artistiques permettent une échappée sur le monde d'autrefois et de demain et font oublier cette parenthèse qu'est, en quelque sorte, la vie quotidienne.

Le spectacle, sous toutes ses formes, oblige au remue-ménage de l'esprit. Il enrichit, il diversifie la pensée, il influence le comportement. Il donne la joie et, peut-être, participe-t-il à l'évolution de la société. S'améliore-t-elle ?

Dans le cas des prisonniers, il faut dire qu'il jouait le rôle de l'anticafard, non seulement pendant qu'il se déroulait, mais il alimentait les interminables dialogues qui se poursuivaient dans les chambres.

Quel apport pour l'équipe ! ceux qui préparaient les manifestations artistiques étaient largement bénéficiaires car pour eux, miradors et barbelés s'estompaient.

Certains de ces amateurs ont franchi la barrière et sont devenus professionnels.

Ainsi, Saget, qui dans le civil était représentant, tourna plusieurs films et joua dans plusieurs théâtres chansonniers. Un cancer a arrêté sa carrière.

Le théâtre du camp était une baraque rectangulaire. Pour assister confortablement à la représentation, il fallait apporter un banc ou une vieille caisse.

La scène n'était pas surélevée. Les coulisses étaient bâties avec du papier et quelques planches. Les artistes y étaient entassés debout les uns contre les autres.

Les ampoules, avec un carton pour renvoyer la lumière, tenaient lieu de projecteurs.

PROCHAIN NUMÉRO

LE 15 OCTOBRE

A part quelques jeux de cartes et de dames, il n'y avait pour distraction que la possibilité de relire les textes trop rares que nous recevions.

Bien sûr, on parlait, on parlait beaucoup. On bâtissait notre avenir, on imaginait des projets fantastiques. On décidait d'orienter sa vie autrement, comme si c'était facile !

Certains, sans aucune réaction, s'asseyaient dans un coin en attendant et semblaient ne penser à rien.

On parlait évasion. On citait des exploits de la guerre de 14-18. En regardant par la fenêtre, on voyait les deux rangées de fils de fer barbelés distantes de trois mètres environ et séparées par de hauts cerceaux entremêlés aussi piquants, impossibles à traverser.

L'idée du souterrain venait à l'esprit de quelques-uns. Les idées c'était bien, mais il faut surtout les réaliser. Quand on creuse, il faut dissimuler l'ouverture et cacher la terre. Les soldats des miradors n'ont d'autre activité que de scruter chaque mètre carré du camp !

Il est nécessaire de se méfier des mouchards, on trouve partout des gens qui ont besoin de parler pour dire n'importe quoi à n'importe qui.

Dans les miradors, les mitrailleuses allongeaient leur nez vers la campagne autour du camp et les gardiens aimaient tirer le lapin.

S'évader c'est souhaitable, mais risquer sa peau, c'est autre chose.

Pour jouer la comédie on avait besoin de vêtements divers, de bouts de chiffons. On tâchait d'en obtenir de ceux qui allaient travailler en ville.

Les défaitistes affirmaient que les Allemands n'allait pas garder tant de prisonniers. Le danger d'une évasion s'avérait inutile puisque dans quatre mois, au plus tard, chacun aurait repris sa petite vie tranquille. Qui aurait pu croire que la captivité devait durer cinq longues années !

Ils déconseillaient toute tentative, d'autant plus qu'elle pourrait entraîner des représailles et que le malheur nous accablait suffisamment. L'idée de l'aventure excitait cependant l'esprit de quelques-uns.

Qui ne tente rien n'a rien.

Il faut beaucoup de patience pour préparer une évasion et aussi une grande méticulosité.

On parle, on sent les sympathies, on recherche d'éventuels équipiers dont la participation à la préparation et à l'exécution pourrait être efficace.

A suivre.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 476

HORIZONTALEMENT :

I. - Printemps. — II. - Remerciée. — III. - Ogivaux. — IV. - Matai. - Air. — V. - eia. - Ise. — VI. - Nasses. - O.T. — VII. - As. - Erable. VIII. - A.C. - Béat. — IX. - Ennyante.

VERTICAMENT :

1. - Promenade. — 2. - Régalas. — 3. - Limatas. - An. — 4. - Neva. - Sécu. — 5. - Traiter. — 6. Ecu. - Saba. — 7. - Mixai. - Ben. — 8. - Pé. - Isolat. — 9. - Serre-tête.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépot légal 3^e trimestre 1991

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit

à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

ÉPILOGUE DE LA GUERRE 39-40 ET CAPTIVITÉ (suite au prochain numéro)

Solution en dernière page